

## ALD-EL-RAHMAN,

FONDATEUR DE L'EMPIRE MUSULMAN D'ESPAGNE, 756.



Du jour où Pélage avait réveillé au fond des Asturies l'espoir de l'indépendance et fondé le berceau d'une monarchie nouvelle, l'Espagne présentait à l'histoire deux grandes figures sur lesquelles, si l'on veut l'apprécier et la connaître, il faut jeter simultanément les yeux; elle est à la fois espagnole et arabe: chacun de ces deux peuples réagit incessamment sur l'autre; ils luttent sans jamais s'isoler et sans jamais se vaincre, car la victoire de Grenade elle-même, n'enleva aux Arabes que la puissance matérielle; leur influence continua à s'étendre sur les mœurs, l'esprit, les usages, la littérature, et n'est pas même encore effacée aujourd'hui.

C'est un voyage, plein d'intérêt, que présente, à travers les siècles, la marche de ces deux nations ennemies, grandissant ensemble, se disputant la même terre, s'attaquant corps à corps, partout où elles se rencontrent, et pourtant s'identifiant si intimement à leur insu.

Habiles dès le principe à profiter de toutes les faiblesses de leurs adversaires, les chrétiens, que nous avons vus si énergiquement se rallier autour de Pélage, saisirent bientôt un nouveau moyen d'étendre les limites de leur naissant empire. Revenus rapidement de l'exaltation du fanatisme à leurs passions habituelles, les Arabes avaient retrouvé avec elles, toutes les rivalités qui les divisaient entre eux: l'intérêt de la tribu avait remplacé l'intérêt du Coran; la guerre civile succédait à la guerre extérieure, et détournait une seconde fois leur attention des montagnards chrétiens. A peine, en effet, Charles Martel avait-il arrêté leur marche triomphante, et repoussé le croissant vers ses premières conquêtes, que chaque famille arabe prétendit au droit d'y dominer. Plusieurs tribus revendiquèrent les armes à la main leur ancienne indépendance; les Berbers surtout, toujours impatientes du joug, firent éclater une formidable révolte, que les plus vaillants chefs parvinrent à peine à contenir. Pendant qu'ils ramenaient sous l'obéissance tout le nord de l'Afrique, une autre insurrection les rappelait en Espagne, où les Syriens, les Kathaniens et les Yéménites se disputaient pied à pied ce sol qu'ils avaient conquis sous le même étendard! Quelle que fût la valeur des généraux qui venaient de contenir l'Afrique, elle eût été insuffisante pour comprimer tant de troubles, s'ils n'eussent cherché dans une administration nouvelle le moyen qui seul pouvait y réussir. Ils jugèrent qu'il

fallait à cette position difficile un homme dont l'esprit, suivant leur expression, fût plus puissant que la main, c'est-à-dire dont les vues larges, la volonté ferme, la conduite désintéressée imposassent à un peuple que les armes ne pouvaient subjuguier! Réunis au meschouar (1), dans les murs de la vieille Cordoue, ils implorèrent ensemble les lumières d'Allah; puis, rappelant que l'exaction et les violences des chefs n'étaient propres à amener chez les gouvernés que l'insubordination et la haine, ils déposèrent le wali Sarnail, et nommèrent Yousouf-el-Fehri à sa place. Fidèle aux traditions qu'avaient laissées ses plus illustres devanciers, Yousouf appela la justice à régner avec lui, il encouragea le travail, favorisa les arts, ainsi que l'avaient fait El-Sahma et Abdérame; il parcourut les provinces, écouta partout les plaintes des peuples, et leur fit raison de leurs oppresseurs, qu'il dépossédait sur-le-champ de leurs charges, pour les donner aux hommes que choisit le meschouar.

Depuis trois ans il était ainsi occupé à faire renaitre la paix et la prospérité en Espagne, quand eut lieu l'immense événement qui devait bientôt la séparer de l'Orient.

Mahomet avait attaché trop de prix aux grandeurs de ce monde pour que ses plus fervents disciples ne se les disputassent pas au prix de leur sang. Ali paya du sien la gloire de porter quatre ans une couronne, et les Ommiades, après avoir tout un siècle supplanté sa famille, firent place eux-mêmes à une nouvelle dynastie. Merwan II régnait à Damas, quand il vit un jour se dresser en face de son palais les deux étendards des Abbassides que le peuple, appelait poétiquement l'ombre et la nuit, par allusion à leurs sombres couleurs. Levées par trois frères descendants directs d'Abbas, l'oncle du prophète, ces bannières rallièrent bientôt tous les ennemis du calife. Merwan rassembla rapidement ses troupes et marcha contre l'armée des rebelles. Il était écrit, dit son historien, que cette marche devait être pour lui la dernière: repoussé jusqu'en Egypte par Saleh, général abbasside, il y fut assailli à la tête d'un petit nombre de serviteurs fidèles, et périt en faisant une résistance désespérée. Un soldat qui l'avait servi naguère,

(1) Conseil des vieillards.

le voyant hors d'état de se défendre, lui trancha la tête, et la présenta à Saleh, couverte de poussière et de sang. On la fit embaumer pour l'envoyer à Damas, ainsi qu'on le faisait de toutes les importantes captures, mais suivant qu'il en était aussi l'usage, on arracha la langue du calife pour la jeter au loin. Elle était à peine lancée sur la route poudreuse, qu'une fouine la saisit et l'emporta. Ce singulier incident parut aux vrais croyants une leçon du ciel, car Merwan, indocile à la loi d'Allah et du prophète, avait plus d'une fois proféré des paroles impies.

Le poète dont les vers devaient accompagner le sanglant présent offrit au nouveau calife, n'oublia pas la morale que lui offrait ce fait :

« Dieu, manda-t-il à El-Saffah, celui des trois frères auquel venait d'échoir l'empire, Dieu t'a donné le triomphe et la victoire dans le combat d'Égypte, et la mort à Merwan, le téméraire et l'impie.

« Sa langue a payé tous les blasphèmes qu'elle a dits : une fouine immonde l'a traînée et dévorée dans les champs.

» C'est ainsi que le Maître du destin donne aux tyrans impies leur juste châtement. »

Toutefois le sceptre d'El-Saffah lui semblait vaciller dans sa main : avec Merwan n'avait pas péri toute la race des Ommiades ; tant qu'un seul rejeton de cette race existerait encore, disait le calife, ses jours seraient sans soleil et ses nuits sans repos. Abdallah, son oncle, se chargea de le rassurer. Quatre-vingt-dix princes de la famille d'Ommiah furent appelés par lui à prendre part, en signe de réconciliation, à un banquet splendide, dont l'éclat des préparatifs étonna tout Damas. Confiants parce qu'ils étaient loyaux, les Ommiades se rendirent à cette fête ; mais à peine les portes s'étaient-elles refermées sur eux, que des soldats armés de verges se précipitèrent dans la salle et frappèrent les malheureux Ommiades jusqu'à ce qu'ils tombent expirants sous les coups.

Abdallah contemplait d'un œil sec ce spectacle effroyable : de riches tapis et des coussins moelleux, apportés par ses ordres, furent jetés sur ces cadavres palpitants ; puis chacun des convives s'assit sur l'un d'eux pour prendre part à ce funèbre repas ; et les cris de l'orgie se mêlèrent bien avant dans la nuit au râle de la mort.

« Mais, s'écrie l'auteur arabe, béni soit le Seigneur, entre les mains de qui sont les empires, qui donne les royaumes, le pouvoir et la grandeur à qui il veut ! Allah ! Aqbar !... ton règne seul est éternel et sans vicissitudes, et toi seul es puissant sur toutes choses. Il était écrit sur la table de tes décrets éternels que, malgré les fils d'Abbas et malgré leur désir de détruire la famille des Ommiades déjà dépourvue du khalifat et de la souveraineté de l'empire musulman, il

devait néanmoins se conserver une branche féconde de cet illustre tronc pour s'élever en Occident, et y couvrir de son ombre un empire florissant. »

En effet, Dieu avait trompé l'ambition des Abbassides ; pendant qu'ils croyaient immoler toute la dynastie ommiade, le petit-fils de l'avant-dernier calife échappait à leur fureur. Ce jeune homme se nommait Abd-el-Rahman : il avait alors vingt ans. Empêché de se rendre au festin d'Abdallah par une cause accidentelle, il apprit bientôt qu'il était le dernier rejeton d'Ommiah. De son côté, le calife, sachant que le succès de son crime n'avait pas été complet, fit proclamer dans toute la Syrie un édit qui commandait à quiconque rencontrerait Abd-el-Rahman de le mettre à mort, et promettait en échange de sa tête une forte récompense.

Sa perte semblait donc certaine, mais des amis fidèles vinrent le trouver la nuit même qui suivait la promulgation de cet édit :

« Fils d'Ommiah, lui dirent-ils, ton berceau va devenir ta tombe, si tu ne fuis sur un sol étranger. Choisis parmi nos chevaux et nos trésors, puis cours à la garde d'Allah, jusqu'à ce que sa main elle-même t'indique les bornes de ton chemin. S'il est écrit que tu dois relever ta famille, pas un des assassins qui le poursuivent ne saurait l'atteindre, sa flèche fût-elle plus rapide que le vent : Dieu est grand, Mahomet est son prophète... confie-toi en son secours. »

Leurs dernières paroles vibraient encore à son oreille, que, disant adieu au palais de ses pères, Abd-el-Rahman s'élançait du côté du désert par des voies impraticables jusqu'alors. Il erra longtemps à l'aventure, exposé à la faim, à la fatigue, au soleil brûlant de ces climats. « Mais si fort » est l'instinct de la conservation, dit un auteur arabe, que ce jeune homme, habitué à toutes les recherches de la mollesse et du luxe, supportait sans se plaindre le dur apprentissage qu'il faisait de la vie. »

Sur les confins de l'Égypte, Abd-el-Rahman rencontra une tribu de Bédouins ; il leur exposa sa misère, et généreusement accueilli par eux, il partagea leur existence nomade. Mais la Syrie lui était encore trop voisine : espérant que l'Afrique lui offrirait un asile plus sûr, il quitta ses nouveaux compagnons. Comme il arrivait sur la province de Barcah, Habib, qui en était wali, recevait l'ordre de faire épier toutes les routes ; bien qu'il dût son élévation aux Ommiades, il oublia leurs bienfaits dès qu'il les vit tomber, et il s'acharna à poursuivre le fugitif qu'il eût dû protéger.

Après avoir longtemps erré, marchant la nuit, se cachant le jour, Abd-el-Rahman trouva de nouveaux Bédouins, et comme il l'avait fait à leurs frères, il leur demanda l'hospitalité. Sa jeunesse,

sa mâle beauté, ses manières à la fois douces et majestueuses, son regard puissant et affable, fascinèrent ces rudes habitants du désert : « Sois des nôtres, lui dirent-ils, et si tu le mérites, nos cœurs et nos bras seront à toi. »

Ils purent bientôt lui en donner la preuve. Une nuit qu'ils campaient sur la route de Tahart, un bruit de voix et de chevaux se fit entendre; c'était un détachement de cavalerie expédié par Habib. Il était impossible de fuir : les Bédouins feignirent un paisible sommeil.

« Avez-vous vu, dit l'envoyé du wali, s'adressant à leur cheik, un jeune Syrien? Sa taille est svelte et élancée, pleine de grâce et de noblesse; ses yeux ont la couleur du ciel; son teint est blanc et rose comme celui des houris. Nous le cherchons pour lui rendre l'hommage et le respect dus à son rang. »

Malgré ces insidieuses paroles, le chef de la tribu comprit que si l'on cherchait son hôte, ce n'était pas pour son bien :

« Nous avons vu, lui dit-il, celui que tu dépeins; et se tournant lentement du côté de la montagne dont on apercevait les contours à la blanche clarté de la lune, il étendit le bras :

« C'est là, ajouta-t-il, que tu le trouveras; il est parti avec nos jeunes braves pour aller chasser les lions. »

Confiant en ce renseignement, le hagib reprit sa route : le Bédouin immobile le suivait du regard; quand il n'entendit plus le piaffement des chevaux et le cliquetis des cimenterres, il se dirigea en hâte vers l'endroit où Abd-el-Rahman se tenait caché :

« Jeune homme, lui dit-il, après lui avoir appris comment il venait d'échapper au wali, cherche loin de nous un abri plus assuré... mais n'oublie pas tes premiers hôtes, et souviens-toi du malheur au plus haut point de la fortune... Je te donne dix de mes plus valeureux fils... Qu'Allah te protège avec eux!... »

Pendant qu'on le cherchait à l'Orient, Abd-el-Rahman, d'après le conseil de son hôte, s'enfuyait vers l'Occident. Suivi de ses courageux compagnons, il traversa des plaines arides, des collines de sable; il entendit cent fois rugir auprès de lui les bêtes sauvages; mais aussi intrépide lui-même que le lion de ces déserts, il continua chaque nuit sa marche à la faveur des ombres, et ne s'arrêta qu'à Tahart.

Cette ville, capitale de la Berbérie, à quelques journées de Tlemcen et de la mer, est placée, écrivait Belari de Cordoue (1), sur la rive d'un fleuve qui vient du midi et que l'on nomme Milah. Une autre rivière, la Carnanesch, formée de plusieurs sources qui réunissent leurs eaux, coule

à l'orient de la ville, et fournit à la consommation des habitants, ainsi qu'à l'irrigation des terres et des jardins.

C'était dans cette ville que devait changer le destin d'Abd-el-Rahman. Sa mère, Rahha, appartenait à la tribu des Zénètes, qui y régnait toute-puissante, et s'étendait de là sur tout le littoral d'Afrique, comprenant aujourd'hui les provinces de Constantine et d'Alger.

Au nom de sa mère, le jeune proscrit fut conduit chez un des cheiks les plus vénérés, où il reçut un accueil paternel : encouragé par des marques si bienveillantes de sollicitude et de dévouement, il raconta à son hôte toute la suite de ses malheurs. Bientôt son histoire vola de bouche en bouche. Tous les cheiks du pays lui offrirent, ainsi que celui qui l'avait reçu, leur secours et leur amitié. Les habitants de la ville, jusqu'aux plus humbles et aux plus pauvres, vinrent lui apporter l'hommage de leur sympathie, et réclamer l'honneur de le voir avec ses compagnons, paraître au moins dans leurs maisons.

Pendant qu'Abd-el-Rahman, fuyant le sol natal, conquérait une nouvelle patrie, l'Espagne était en proie à de nouveaux désordres. Yousof, dont les commencements avaient été si heureux, fut bientôt débordé par l'ambition et la rivalité de ses lieutenants : la guerre civile recommençait encore et menaçait de rendre aux chrétiens le territoire pour lequel elle s'allumait. Le jeune Ommiade sentit alors se réveiller en lui tout l'orgueil et l'ambition de sa famille : peut-être aussi une pensée généreuse surgit-elle en son sein, et songea-t-il à rendre la paix et le bonheur à ce peuple musulman d'Espagne dont il se disait le frère et l'ami.

Quel que fût son motif, il fit passer le détroit au vieux Bedr, l'affranchi de son père, avec mission d'aller dire sur l'autre rive « que le dernier des » Ommiades, après avoir vaincu la mort, venait » offrir à ceux qui lui étaient fidèles son dévouement et sa vie. »

Outre l'intérêt que devait exciter chez un peuple impressionnable et ardent cette suite de vicissitudes et d'aventures tragiques, la position de l'Espagne assurait un plein succès à la démarche de Bedr. Le hasard, en outre, le servit merveilleusement. Lorsqu'il y arriva, quatre-vingts cheiks des tribus syriennes et égyptiennes étaient réunis à Cordoue dans le but d'aviser aux moyens de sauver une seconde fois l'empire d'Espagne, moyen qu'ils entroyaient dans une rupture avec Damas et dans le choix d'un nouvel émir.

Tous ennemis des Abbassides, ils s'enthousiasmèrent à la nouvelle qu'un Ommiade vivait encore, et se rattachant à l'espoir qu'il leur présentait, ils se hâtèrent de l'appeler parmi eux.

Un vaisseau rapidement équipé fut monté par les quatre plus influents de ces cheiks, et fit

(1) Auteur du quatrième siècle de l'hégire.

voile vers la côte d'Afrique, où Abd-el-Rahman, prévenu de leur voyage, vint lui-même à leur rencontre.

« Tous les cœurs des bons musulmans te sont dévoués, lui dirent-ils en l'abordant : avec leur bonne volonté et leur loyale obéissance tu fonderas ta grandeur sur des bases plus solides que les montagnes; tous, nous courrons aux combats, et s'il le faut, à la mort, pour te placer et te maintenir au pouvoir que nous t'offrons. »

Abd-el-Rahman répondit avec empressement et reconnaissance à ces offres magnifiques, que ratifiaient les cris de l'équipage : il en fit part à ses hôtes; ils les reçurent avec transport, et pour aider leur jeune protégé à les réaliser plus vite, ils lui offrirent une partie de leurs lances et de leurs cavaliers!... Ce fut à la tête de ces dévoués qu'Abd-el-Rahman quitta l'Afrique pour aller, dit-il aux Zénètes, où sa destinée l'appelait.

LOUISE BADER.

## BIBLIOGRAPHIE.

*L'Herbier des Demoiselles*, ou Traité complet de la botanique, orné de planches et illustré de vignettes, par M. EDMOND AUDOULT.

On me prie de parler botanique, et j'éprouve un embarras mêlé de crainte. C'est une chose dans laquelle je dois confesser que je n'entends guère plus que le commun des martyrs, des martyrs parisiens de la boue, du moëllon et de l'encellulement à perpétuité. Nous avons, il est vrai, le quai aux Fleurs et le marché de la Madeleine, où nous pouvons faire nos études sur la Flore de la banlieue de Paris, à de certains grands jours de fêtes à souhaiter; mais cela n'est pas suffisant. Avant donc d'aborder le sujet gracieux qui nous échoit aujourd'hui, nous avons dû, en homme aussi consciencieux qu'ignorant, nous en pénétrer, et c'est ce que nous avons fait à l'aide de l'excellent et rapide Traité élémentaire de M. Edmond Audoût.

Le désir d'entrer en relations avec le charmant public qui me lit, je l'espère du moins, n'est pas pour peu dans la résolution que j'ai prise de me livrer à cet apprentissage, assez peu pénible d'ailleurs, et dans la présomption que j'ai d'offrir maintenant les fruits à peine cueillis de mon érudition de fraîche date. Je n'abuserai pas d'un avantage si vite et si facilement acquis, et je prie mon jeune auditoire de croire que je m'attacherai à lui éviter les grands mots latins et grecs le plus qu'il me sera possible.

Je ne voudrais pas tomber dans la fadeur à propos de l'aimable science qui traite du plus attrayant et du plus vaste des trois règnes. Mais il me semble qu'il y a entre la fleur et l'âge auquel je m'adresse une corrélation intime. Si un homme a le malheur de se laisser mourir entre trente et quarante ans, on le plaint, en disant qu'il est bien triste de périr à la fleur de l'âge. Jolie fleur! Nous sommes tout au plus des fruits, et même d'assez vilains fruits, avec nos cheveux qui grisonnent et nos têtes qui se dénuent.

Donc, la fleur, l'herbier, l'herborisation, c'est le lot naturel et de prédilection de notre jeune clientèle. Qu'est-ce que le beau? c'est un rayon que Dieu nous donne pour nous faire accepter le faix souvent bien lourd de la destinée ici-bas. Qu'est-ce que l'art? c'est un superflu orné. Il n'y a rien de si artiste, de si amant du beau que le premier âge. Plus tard, on verra l'inclination changer, et le goût tourner, il est vrai par nécessité, au côté aride et sérieux des choses. Il ne s'agira plus de fleurs, il s'agira de fruits, et de fruits souvent amers. Quelques-uns retiennent toute leur vie ce penchant inné et primitif pour le brillant et la fleur de la création terrestre : ce sont de rares et heureux privilégiés; cherchez parmi les grands poètes et les grands artistes, et vous trouverez que les plus grands sont ceux qui, par la vivacité, la fraîcheur, la nature exquise des impressions, sont demeurés le plus enfants.

Il ne faudrait pas croire cependant que la fleur ne soit créée et mise au monde que pour figurer suavement dans un bouquet, dans un parterre, dans une potiche au long col. Tout être ici-bas a sa destination, son devoir, sa fonction propre.

« Dans l'ordre universel il n'est rien d'isolé. »

La création est l'image très en grand de la société humaine, où le mieux partagé, le mieux doué, le plus riche a, comme le plus humble, sa mission à remplir. Même, il faut reconnaître que plus on est élevé dans l'échelle des êtres, et plus on est comblé par la main de Dieu, plus on est tenu de payer de sa personne et de ses dons; car on n'est important, plante ou homme, qu'à la condition de justifier les faveurs de la Providence en les utilisant au profit de ceux qui se trouvent moins favorisés, et en faisant beaucoup de bien.

C'est ce qui arrive à la fleur. Elle domine la plante; elle en recueille, elle en distille et en exhale les parfums. Si elle passe vite, c'est que ni grandes beautés ni grandes joies ne sont dura-

bles, et que, dans l'équitable répartition de Dieu, tout se compense et tout se paye. La racine, obscurément enfouie dans les entrailles du sol, comme le malheureux puisaitier d'Ecully, dont on contait dernièrement le navrant et long supplice, n'a qu'une existence connue de la terre seule, et peu enviable; mais elle vit des ans et quelquefois des siècles. La fleur naît, brille et bientôt meurt, c'est la loi. Il le faut. Les malheureux seraient trop malheureux, et ne pourraient endurer leur sort, si, mère tendre pour les uns, et marâtre pour les autres, la nature avait mis tout d'un seul côté. Il n'en est rien, Dieu merci! et il est des grâces d'état pour les pauvres, comme pour les racines, ces diligents ouvriers et ces patients mineurs du règne végétal.

Nonobstant sa courte durée, la fleur est la reine, le couronnement et le suprême effort de la plante. Elle doit payer ces avantages si grands, qui nous la rendent précieuse, par une activité en raison inverse de la brièveté de sa vie. Quand elle se décolore, quand ses pétales retombent desséchés sur leur pédoncule, c'est qu'elle n'a plus rien à faire en ce bas monde et que sa tâche est remplie. D'autres lui succéderont selon l'ordre invariable des saisons et des climats, qui devront également se hâter pour remplir les volontés du Créateur. Sous le calice et sous la corolle, enveloppes verte et colorée, qui semblent au premier abord composer toute la fleur, se cachent des organes essentiels et multiples; il faut apprendre à les connaître, et cette simple étude doublera l'intérêt que ne saurait durablement exciter la simple contemplation de formes élégantes et de couleurs variées, qui, toutes splendides qu'elles sont, n'ont pas été créées uniquement « à souhait, comme dit Fénelon, pour le plaisir des yeux. »

Ce n'est pas tout : la fleur nous servira encore à reconnaître les plantes et à les classer par familles. C'est au visage que nous distinguons nos semblables : la fleur, à proprement parler, est le visage de la plante. Suivant le nombre varié à l'infini de ses pétales, leur disposition, leurs découpures, leurs formes, qui ne divergent pas moins, on apprendra, avec un peu d'attention et beaucoup d'herborisation, à les rattacher aux grandes espèces dans lesquelles se ramifie tout le système; car ce n'est pas le tout de dire : Voici une giroflée, une rose, un œillet, il faut encore trouver moyen de fixer dans la mémoire les principaux caractères qui distinguent ces fleurs et tant d'autres, et par là arriver à une connaissance méthodique, la seule qui puisse être utile, des principales divisions et de tout l'ensemble du règne.

Ne croyez pas voir là, mes jeunes et tout aimables lectrices, une complication, une difficulté. Il s'agit, tout au contraire, de simplifier, de ramener les innombrables plantes éparses sur cette

vaste terre à un très-petit nombre de séries ou d'espèces, par le moyen desquelles toutes ces confusions vont s'éclaircir, tous ces principaux caractères se graver en traits lumineux dans le souvenir. Puis, quelle vraie victoire et quelle joie, le jour où, par l'inspection d'une corolle, vous aurez pu épeler, et bientôt lire au grand livre de la nature, discerner, définir, expliquer le groupe et la parenté de cette fleur qui, pour vous, la minute d'avant, n'avait que le mérite, grand sans doute, mais vulgaire, de briller au soleil et de sentir bon !

Il y a deux systèmes en présence, pour reconnaître assez facilement, avec un peu d'étude, l'espèce ou la famille de la fleur, et par elles la catégorie de la plante. Ce sont les classifications de Tournefort et de Linnée. Toutes deux peuvent être suivies et employées avec succès, et toutes deux sont énoncées dans le livre plein de savoir qui est pour moi l'occasion de ce précieux entretien. Si, tout ignare que je suis, on daignait me consulter, je donnerais la préférence au système de Tournefort sur la nomenclature de l'illustre Suédois, non parce que le premier est notre compatriote, mais parce qu'il suffit, pour mettre à profit sa méthode, d'interroger le vêtement ou la corolle de la fleur, et de savoir, par exemple, si elle est *pétalée* ou non; si elle n'a, comme la campanule, qu'un pétale, ou si elle en compte plusieurs comme l'anémone ou la rose; de quelle forme sont ces pétales, s'ils sont *crucifères*, *rosacés*, *labiés*, *Rhacés* ou *ombellifères*. Tous ces caractères sont purement extérieurs et facilement perceptibles. Leur reconnaissance ne saurait donc donner lieu à aucune sérieuse difficulté.

Il n'en est pas de même de la méthode, plus rationnelle peut-être, mais plus délicate et plus compliquée, de Linnée, fondée, non sur l'extérieur, mais sur l'intérieur des fleurs et sur la définition méticuleuse, et quelquefois impraticable à l'œil nu, de leurs attributs germinifères, étude qui exige l'emploi fréquent de la loupe et qui peut être ajournée.

Mais ce n'est pas le tout que la fleur; et la plante se compose de bien des parties, non moins essentielles à la vie de l'ensemble, bien que subordonnées et attirant moins l'œil dans leur modeste maintien. Il y a d'abord le fruit, ce méprisable fruit, que nous apprécierons pourtant, vienne l'été prochain. Ce fruit, il est en germe dans la fleur, et quand elle s'inclinera languissamment sur sa tige, dans son grand âge de trois jours, quand elle s'effeuillera, ce sera pour céder la place à son substatiel et savoureux héritier. Et ce fruit n'est lui-même qu'une enveloppe parfois dure, plus souvent charnue et molle, du germe qui doit servir à la reproduction de l'espèce. C'est pour cela qu'on l'a nommé *péricarpe*, en deux mots grecs qui signifient *autour du fruit*;

car ce que vous mangez quand vous mordez à même dans une pêche succulente ou dans un melon ruisselant, ce n'est pas le fruit. Le fruit est dans la graine, ou dans ce noyau en apparence superflu. La jouissance du fruit est un usufruit (le mot l'indique) que Dieu consent à nous accorder, mais à la condition que nous ne toucherons pas au principal, nécessaire à ses vues et inaliénable. Remarquez, je vous prie, en ce détail, puisqu'il vient frapper nos yeux, la supérieure entente de la précaution divine. Si le fruit, c'est-à-dire le péricarpe, est mou, le germe qu'il contient est dur (abricot, pêche, cerise, prune, etc.). Si, au contraire, celui-ci n'a pas une grande consistance, et qu'il faille le protéger, c'est l'enveloppe qui est dure. Exemple : noix, noisettes, amandes, pistaches, etc., etc. Il y a des exceptions à cette règle ; mais en cherchant bien, on trouverait qu'elles sont toutes justifiées par des circonstances spéciales. C'est par un même soin que la nature place en général les gros fruits sur les petits arbres, et réciproquement, et qu'elle condamne les énormes cucurbitacées à ramper sur le sol lui-même. C'est ce dont s'aperçut le bonhomme Garo, qui dissertait si bien, quand il reçut sur le nez un gland de ce chêne où il aurait souhaité, l'instant d'avant, que le bon Dieu eût attaché les citronilles.

C'est par la connaissance et le raisonnement des œuvres de Dieu, fût-ce les plus petites, que nous nous élèverons jusqu'à l'intelligence imparfaite, mais reconnaissante et enthousiaste, de cet être si parfait, et que la botanique, par exemple, nous mènera par le moins rude des chemins au sentiment religieux. Pour qui sait voir et méditer, il y a les mêmes sujets d'admiration et de gratitude dans une chétive plante, ou dans un mince fruit, que dans l'ordre éternel et étonnant de la lune, du soleil et des étoiles.

Il faut ensuite considérer les autres parties de la plante, les feuilles, la tige, la racine. La forme et le volume de cette dernière subissent des modifications qui ne sont pas plus arbitraires que l'ordonnance intérieure des fleurs, ou les variations de grosseur et de densité du fruit. Le grand Cuvier reconstituait avec une dent un animal antédiluvien et perdu. Sur l'examen comparé des racines, on pourrait également asseoir une classification qui aurait bien son intérêt, et distinguer les végétaux en familles, selon la nature des terrains qu'elles recherchent et leur façon de s'y produire. Il y a des racines qui plongent verticalement et profondément dans le sol : c'est qu'elles ont besoin d'aller chercher au loin la nourriture suffisante qui leur manque à la surface. D'autres sont rebondies et courtes ; d'autres bifurquées comme une dent molaire ; d'autres horizontales et poussant en tout sens leurs involutions ligneuses ; d'autres, chevelues et

fibrilleuses, pompent capillairement le suc nourricier par des milliers de suçoirs. Tout cela a sa raison d'être dans la constitution spéciale du terrain et dans celle de la plante. Autre phénomène admirable ! ses racines, qui fonctionnent en aveugles, rencontrent-elles, dans leur travail ingrat de taupes, un obstacle, une couche rebelle à leur développement, ou contraire à la nutrition de leur tige, elles se comportent comme pourraient le faire des êtres raisonnables et animés. Elles perforent l'obstacle, ou elles le contournent, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé la couche propre à leur alimentation. Là elles s'ébattent et s'en donnent à cœur joie, pour se dédommager de la privation et du jeûne qui les ont fait dévier de leurs dimensions normales, à la poursuite du bien qu'elles ont su atteindre, en quoi l'on peut dire avec certitude que l'exception confirme la règle.

De la racine la sève passe dans la tige et monte dans le bois, le long du tronc, d'où elle pousse les branches, les rameaux, les bourgeons, les feuilles et les fleurs. Les plantes vivent d'une vie très-véritable et très-semblable dans ses formes à l'existence des animaux et de l'homme. Comme ces derniers, elles ont une circulation double de la sève qui est leur sang, et, comme eux aussi, elles respirent. L'analogie est frappante. Chez les animaux, le sang est porté aux poumons pour se mettre en communication avec l'air, sans quoi il y aurait promptement asphyxie, et c'est en cela que consiste la fonction respiratoire. Le sang, ainsi purifié et oxygéné, se rend au cœur, d'où il est refoulé, pour les vivifier, dans les diverses portions du corps ; d'où il suit que ce n'est pas le sang qui monte, mais bien celui qui descend, qui est essentiel à la vie.

C'est par un phénomène identiquement semblable que le végétal se réconforte et s'aère. Il a ses feuilles pour poumons. La sève ascendante n'est point propre à son alimentation. Il faut qu'elle ait subi pour cela le contact de l'air dans les feuilles-poumons de l'arbrisseau ou de l'arbre. Elle cède à l'air une partie surabondante de ses principes, et elle reçoit en échange une dose correspondante de carbone provenant de l'acide carbonique répandu dans l'atmosphère. Alors elle reprend sa course en sens inverse, et sous le nom de sève descendante, s'en va nourrir de haut en bas tout l'individu végétal, comme le sang sorti du poumon est seul celui qui nourrit l'homme.

« On s'est assuré, dit M. Edmond Audouin, que c'était la sève descendante qui alimentait le végétal, en faisant une ligature circulaire au tronc d'un jeune arbre dicotylédoné. Les parties situées au-dessous de la ligature ont cessé de s'accroître, tandis que celles qui étaient situées au-dessus ont continué à donner des symptômes d'alimentation. »

Faut-il donc s'étonner si les fables ont fait des arbres des êtres vivants, sensitifs et même des divinités?

Sans aller jusque-là, que d'étonnantes merveilles, que de complications, que de secrets ressorts, que de faits curieux et intéressants à apprendre dans cet être en apparence si simple et si inanimé, une plante! Et comment se défendre du légitime désir d'approfondir un peu de ces miracles qui se produisent sous nous, devant nous, à toute heure, et que nous ne soupçonnons pas? Quelle étude plus attrayante, plus instructive pour l'esprit, plus salutaire pour l'âme, plus hygiénique pour le corps, pourrait-on entreprendre, comme délassément et récompense de travaux sédentaires et absorbants, et par là même assez pénibles à l'âge où le mouvement est un besoin? Mais pour s'y adonner, il faut un guide sûr, clair, pratique, judicieux. Pas de gros traités; ces demoiselles, je pense, n'aspirent pas à devenir des Jussieu ni des Candolle. Il faut un petit livre qui, sous un format commode, résume, en une exposition vive et avec agrément, les principes de la science, et que l'on puisse porter avec soi dans les joyeuses pérégrinations matinales, dans la chasse aux fleurs sous les bois, dans les prés, conjointement avec la loupe, la serpette et la petite boîte de fer-blanc indispensables. Ce livre existe, et c'est l'*Herbier des demoiselles* de M. Audouit. Il contient, en ses quelques cents pages, toute la substance de la botanique. Il en déduit sans pédanterie, avec charme, tous les principaux éléments et toute la physiologie si variée. Je vois d'ici cette jeune botaniste hésiter sur le nom et l'espèce de la fleur agreste qu'elle vient, innocent vainqueur, de conquérir sur le revers de ce fossé, sur la lisière de ce bois. Qu'elle fasse un appel à M. Audouit, et, selon que la fleur est ou non *apparente*,

selon qu'elle est *mixte* ou *unifère*, et selon bien des particularités encore, il lui apprendra à la reconnaître et à la rattacher par ses signes caractéristiques à sa famille naturelle. Elle tiendra de lui également l'art de la classer et de la conserver. Il lui fournira le dictionnaire raisonné des plantes les plus usuelles et les plus répandues de la flore française. Après la théorie viendra la pratique; il lui enseignera l'écussonnage, la greffe, la méthode d'obtenir des rejetons d'une fleur souhaitée, par marcottes et par boutures; celle d'améliorer les espèces et de créer artificiellement sur un même arbre de ces floraisons multicolores qui font l'admiration ébahie du vulgaire, et de nous tout le premier. Enfin, le livre de M. Edmond Audouit est un des rares traités spéciaux et abrégés qui atteignent leur but et ne le dépassent pas. Celui-ci a, d'ailleurs, le mérite de joindre à l'intérêt du fond une forme aimable et suffisamment littéraire pour contenter les lecteurs les plus exigeants, et même, vous le voyez, jusqu'à cette farouche critique.

Nous devons ajouter que les très-nombreuses planches et vignettes qui ornent et expliquent l'*Herbier des demoiselles* sont d'une fidélité et d'une finesse qu'on est peu habitué à rencontrer, par l'illustration qui court, dans un ouvrage d'un prix très-modéré comme l'est celui-ci. Le dessinateur et l'auteur ont donc mérité *ex æquo* le succès qui les attend sans aucun doute. Je vois d'ici distinctement, en juin et juillet prochains, toutes les demoiselles faisant des herbiers, et l'*Herbier* de M. Audouit aux mains de toutes les demoiselles. Je le souhaite du moins et l'espère, pour l'amour de la science la plus charmante, la plus féconde en jouissances, la plus fraîche et la plus vivante, pour laquelle jamais savants aient inventé des mots grecs.

FÉLIX MORNAND.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### EMPFINDUNGEN BEIM ANBLICK DES RHEINFALLS BEI SCHAFFHAUSEN.

Welch ein grosser Gedanke der Schöpfung ist dieser Rheinfall?

Sey gegrüsst, Strom, der du zwischen Hügeln staubst und donnert!

Und du, der den Strom hoch dahin führt, sey dreimal, o Schöpfer in deiner Herrlichkeit angebetet!

Hier im Angesichte des grossen Rheinfalls; in dem Getöse seines mächtigen Brausens, hier auf einer holdseligen Höhe gestreckt, hier grüsse ich euch, nahe und ferne Freunde.

Und vor allem, du werthes Land, dass mein Fuss jetzt betreten soll!

O dass ich alle, die ich liebe hieher versammeln könnte, mit ihnen eines solchen Werkes der Natur recht zu geniessen!

Hier möchte ich mein Leben zubringen, und an dieser Stelle sterben so schön ist sie!

KLOPSTOCK, auteur de *la Messiade*.

### IMPRESSIONS A LA VUE DE LA CHUTE DU RHIN A SCHAFFHOUSE.

Quelle grande pensée de la création est cette chute du Rhin?..

Salut à toi, fleuve qui poudroies et tonnes entre les coteaux!

Et toi, qui de là-haut conduis le fleuve, ô Créateur! sois trois fois adoré dans ta divinité!..

D'ici, en vue de la majestueuse cascade, au bruit de son puissant murmure, étendu sur une gracieuse éminence, d'ici je vous salue, amis, proches et éloignés.

Et surtout, toi aussi, je te salue, noble pays, que mon pied doit maintenant fouler!

Oh! si je pouvais réunir ici tous ceux que j'aime pour jouir avec eux d'une telle œuvre de la nature!

Puissé-je ici passer ma vie, et mourir à cette place; elle est si belle!

LOUISE BADER.

# ARABELLA STUART.

## I.

C'était au commencement du mois de mai 1611 : la journée avait été brûlante ; mais, par une transition subite, assez fréquente à cette époque de l'année, l'air était devenu tout à coup froid et vif ; le ciel s'était chargé de nuages, et bientôt la grêle se mêlant au sifflement du vent et au bruit lointain du tonnerre, tous ceux qui se trouvaient dehors s'étaient empressés de chercher un abri.

Dans une petite auberge du Hampshire, des paysans qui n'avaient pu regagner leur chaumière étaient rassemblés autour du foyer et se chauffaient en vidant leur pot d'ale. L'hôte, en tablier blanc, la face réjouie, l'œil animé par de fréquentes libations, allait de l'un à l'autre, excitant chacun à puiser dans son verre la bonne humeur dont il était lui-même la vivante image. L'hôtesse, fort affairée, ne se mêlait point aux gais propos ; les manches retroussées jusqu'au coude, les mains enfarinées, elle était absorbée dans de graves soins culinaires.

« Ne te presse pas tant, Maude, lui dit l'aubergiste ; les grands ont l'habitude de se faire attendre ; je te dis qu'ils ne seront pas ici avant une heure. »

Comme il parlait encore, des pas de chevaux et des bruits de voix se firent entendre au dehors, et bientôt après on frappa à la porte de l'auberge, appelant l'hôte et les valets d'écurie avec un ton d'autorité qui ne laissait pas de doute sur le rang des visiteurs.

L'aubergiste, tant soit peu confondu d'un démenti si promptement donné à ses pronostics, s'élance en toute hâte au-devant des nouveaux arrivés, tandis que sa femme, dans la plus grande agitation, fait écartier tout le monde. La porte s'ouvre, et l'hôte, s'inclinant jusqu'à terre, introduit une jeune personne de dix-huit à vingt ans. Ses riches vêtements sont trempés de pluie, ses blonds cheveux tombent négligemment sur son cou et sur ses épaules ; mais le désordre de sa parure n'ôte rien aux grâces de son visage, ni au charme de sa physionomie, dont l'expression mélancolique et douce inspire dès l'abord un tendre intérêt.

« Dieu vous garde, belle dame ! comme vous voilà mouillée ! dit l'hôtesse en s'avancant. Voyez ce velours, ces jolis rubans d'or, tout est *abîmé*, et votre jupe de satin aussi !... »

— Oui, en vérité, dit la jeune femme en jetant un regard sur elle-même et souriant du désespoir de l'hôtesse ; mais voici un bon feu, près duquel je vais me sécher. Ne faites donc pas éloigner ces braves gens ; il y a bien place pour tous. »

Et elle s'avancait en saluant les paysans d'un air doux et aimable. Mais l'hôtesse l'arrêta :

« Votre souper est préparé dans la chambre voisine, madame.

— Mon souper... vous vous trompez, bonne dame, je n'en ai point commandé, car je ne pensais nullement m'arrêter ici ce soir. C'est assurément pour un autre voyageur, qui serait peu charmé que je prisse sa place.

— Il en serait heureux, au contraire, madame, dit un gentilhomme qui venait d'entrer et avait entendu ces dernières paroles, car il n'est personne qui ne soit fier d'obliger lady Arabella Stuart. »

La jeune femme s'était retournée avec surprise, et considérait son interlocuteur. C'était un homme d'un âge mûr, dont la physionomie annonçait la résolution et la finesse ; son ton et ses manières étaient de la plus exquise courtoisie. Cependant lady Arabella interrogeait vainement ses souvenirs ; elle ne pouvait se rappeler l'avoir jamais vu, et se décida à lui demander son nom.

« Le baron de Mardyke, madame, répondit-il en saluant profondément et lui présentant la main pour la conduire à la salle où était servi le souper.

— C'est un nom qui m'est aussi inconnu que votre personne, monsieur, et je suis étonnée que vous me connaissiez davantage, répliqua la jeune fille, visiblement embarrassée, mais n'osant pas refuser la main qui lui était offerte.

— Ceux qui ont vu lady Arabella une fois ne sauraient l'oublier ; ceux surtout, ajouta-t-il pendant que la porte se fermait sur eux, qui ont juré de lui consacrer leur courage et leur vie. »

Depuis près d'une heure ils causaient à voix basse, quand un domestique ouvrit la porte et annonça à lady Arabella que la pluie avait cessé et que les chevaux étaient prêts. Une expression de délivrance et de joie se peignit sur son visage.

« Quoi ! madame, vous partez ! dit l'étranger.

— Oui, monsieur, et je regrette même de m'être arrêtée ici ; car, si j'avais su ce que je devais y entendre, j'aurais certainement cherché un autre abri. Mais, puisque le hasard m'a fait vous rencontrer, j'espère du moins que cet entretien aura servi à vous convaincre que jamais je ne seconderais des projets aussi insensés que criminels.

Maintenant, s'il est vrai que vous me portiez quelque intérêt, vous renoncerez à toute conspiration en mon nom, et vous me laisserez vivre et mourir dans mon heureuse obscurité.

En parlant ainsi, Arabella se dirigeait vers la porte, et bientôt on entendit les pas des chevaux qui s'éloignaient au galop.

II.

Le lendemain, trois personnes se promenaient, à quelques milles de là, sur la terrasse d'un beau château. La matinée était fraîche et parfumée comme celles qui suivent un jour de pluie; une vapeur argentée s'élevait de la terre, des gouttes d'eau, derniers vestiges de l'orage, perlaient aux feuilles des arbres et sur les corolles des fleurs, où scintillaient comme des diamants aux rayons d'un beau soleil; le ciel était pur, et sous sa voûte d'un bleu limpide se détachait une verdure toute resplendissante des trésors du printemps. Ce n'était cependant ni le spectacle de la nature, ni le doux chant des oiseaux gazouillant dans les bois, qui captivaient l'attention de nos promeneurs, car ils marchaient d'un pas précipité, sans même donner un regard au magnifique parc qui s'étendait devant eux, toute leur attention étant absorbée par un chaleureux entretien.

« Non, ma chère Arabella, disait à la gracieuse jeune fille qui marchait à ses côtés une dame âgée, dont la figure et le maintien étaient pleins de noblesse et de franchise, il ne faut pas hésiter à tout écrire au roi; je crains que cette funeste rencontre ne vous compromette.

— Mais, chère tante, n'est-il pas bien cruel d'exposer ce malheureux à la vengeance du roi?

— Mon enfant, prenez garde, votre cœur vous perdra. Sachez que dans la position où vous êtes vis-à-vis de Jacques, le moindre soupçon peut causer votre ruine, et que c'est y donner prise que de se taire en pareil cas. Ne pensez-vous pas ainsi, Seymour? dit-elle en s'adressant à un jeune homme qui marchait près d'elle. Et comme il l'approuvait du regard, elle continua: Qu'un jour, en effet, Arabella, le roi apprenne votre conversation avec ce prétendu baron de Mardyke, qu'il sache qu'une alliance avec l'Espagne vous a été offerte en vue de le renverser du trône et de vous y placer: ne vous accusera-t-il pas d'être de connivence avec les conspirateurs, si, d'avance, vous ne lui en avez rien dit? Et pour qui tous ces ménagements? Pour des hommes qui cachent leur ambition sous une apparence de dévouement, et ne veulent vous appeler au pouvoir que pour servir leurs intérêts.

— Ah! s'ils songeaient aux miens, dit la jeune fille avec un soupir, ils me laisseraient en repos, et me permettraient de vivre si obscure, si ignorée, que peut-être le roi me pardonnerait d'être du même sang que lui (1). Mais, loin de là, il ne s'élève pas la plus petite faction, qu'elle ne

s'empare de mon nom; et, bien que ce soit à mon insu, Jacques s'en irrite et en devient plus soupçonneux. Vous ne sauriez croire, chère tante, jusqu'où va sa défiance; il commente mes paroles, il épie mes actions, il aposte des gens autour de moi pour me surveiller, pour lire jusque dans le secret de mes pensées. Et cependant on envie mon sort, dit-elle avec amertume; on me croit heureuse, parce que le roi me fait la faveur d'une pension, m'accorde des appartements dans le palais, et m'oblige à être de toutes les fêtes. Mais, hélas! ce sont autant de chaînes qu'il a rivées autour de moi pour me tenir sous une plus complète dépendance, et m'enlever jusqu'à la liberté de mon cœur... »

En disant ces mots, des larmes coulaient rapidement le long de ses joues.

Pendant le récit des souffrances d'Arabella, les yeux du jeune homme s'étaient enflammés de colère, il la regardait avec une vive émotion; sa mâle figure se contractait douloureusement; il relevait la tête avec un mouvement d'indignation, en secouant les boucles épaisses de ses cheveux bruns, qui, suivant la mode du temps, retombaient autour de son cou, et d'une main convulsive il froissait les franges d'or de son pourpoint.

« Non, dit-il enfin, il est impossible qu'une pareille tyrannie s'exerce plus longtemps, je ne saurais le souffrir, car c'est moi qui suis en partie cause de vos maux, Arabella. Le roi n'est devenu si défiant envers vous que depuis le jour où il a surpris nos secrets, il n'est point de violence qu'il ne soit prêt à exercer pour empêcher notre union. Mais s'il se croit le droit de nous opprimer, n'avons-nous pas celui de nous défendre? Pourquoi ne chercherions-nous pas à nous mettre à l'abri de ses persécutions? Lady Schrewsbury, dit-il en se tournant vers l'autre dame, prêtez-nous votre concours, et notre bonheur est assuré. Permettez qu'un mariage secret nous unisse, et que, fuyant aussitôt, nous allions chercher un refuge sur une terre étrangère.

— Votre projet me paraît bien téméraire, Seymour, répondit la comtesse. En avez-vous pesé tous les dangers? Savez-vous jusqu'à quel point vous allez exciter la colère du roi en enfreignant si formellement ses ordres? N'avez-vous pas promis tous deux, devant le conseil, de ne vous point unir sans sa permission? »

Malgré son désir d'aplanir toutes les difficultés, Seymour ne put contester le fait; mais Arabella vint à son aide en montrant un écrit signé de la main du roi, par lequel Jacques déclarait qu'il ne s'opposait pas au mariage de sa parente, pourvu que ce fût avec un seigneur de ses sujets. Par ces dernières paroles le roi voulait désigner, sans doute, l'un des vils courtisans qui entouraient son trône. Lady Schrewsbury le comprit ainsi, et son cœur

(1) Arabella Stuart était cousine germaine de Jacques I<sup>er</sup>, descendant comme lui de Marguerite, fille aînée de Henri VII. Il la regardait comme une rivale dangereuse. (LINGARD, *Histoire d'Angleterre*.)

se révolta à la pensée de voir Arabella, qu'elle aimait avec toute la tendresse d'une mère, devenir victime de la défiance du roi. Connaissant le caractère de Jacques, elle savait qu'il ne reculerait devant aucun moyen pour assurer sa tranquillité, dût-il l'acheter par le malheur de sa plus proche parente. Ces réflexions faisant taire ses scrupules, elle dit en soupirant : « Partez, mes enfants, je ne vous retiens plus ; car partout je vois des pièges sous vos pas, et je ne sais où serait le plus grand danger, de demeurer ou de fuir. Puisque Jacques ne vous laisse que cette voie de salut, profitez-en. Hâtons-nous de tout disposer pour votre union et pour votre fuite. Seymour, je vous confie le bonheur de cette enfant, dit-elle avec attendrissement ; je vous remets tous mes droits, bientôt vous allez être son seul protecteur ; en face du ciel, promettez-moi que jamais je n'aurai à me repentir de vous avoir abandonné le soin de ce que j'ai de plus cher au monde. »

Williams mit un genou en terre, et avec tout l'élan d'une âme généreuse et passionnée, il promit devant Dieu de dévouer sa vie au bonheur d'Arabella, de celle qui consentait à associer sa destinée à la sienne dans des circonstances aussi périlleuses.

Quant à Arabella, ce n'était point sans quelque trouble intérieur qu'elle se décidait à ce parti extrême ; mais la pensée de fuir les bruyants plaisirs de la cour, incompatibles avec ses goûts et son caractère, la confiance qu'elle avait en Seymour, la douce perspective d'une vie libre et heureuse avec un époux de son choix, l'emportaient sur ses craintes et la décidaient à braver les ordres d'un tyran jaloux. Cette jeune fille douée d'un esprit sérieux et d'une âme élevée ne s'était point laissé éblouir par l'éclat du rang ; jamais elle n'avait rêvé une brillante destinée, mais un vie simple et calme, à l'ombre d'une affection vraie. Était-ce au milieu de la cour, théâtre de tant d'ambitions et d'intrigues, qu'elle pouvait trouver ce bonheur auquel elle aspirait ? Seymour seul, son ami d'enfance, avait pénétré le mystère de ce cœur aimant et généreux, car les belles âmes se devinent, et Williams, par son éducation chrétienne et la noblesse de ses sentiments, était capable d'apprécier Arabella et digne d'en être aimé. Cependant, de tous ceux qui avaient prétendu à la main d'Arabella, aucun n'était plus suspect à Jacques que Seymour, car lui aussi avait du sang royal dans les veines, et cet ombrageux monarque craignait, par leur union, de constituer une puissance qui pourrait lui devenir fatale (1) !

(1) Williams Seymour, fils de lord Beauchamp, descendait aussi de Henri VII par Marie, sœur de Marguerite. (LINGARD.)

### III.

Dans un vaste appartement, transformé en cour de justice, étaient réunis le roi et la reine d'Angleterre, entourés de leurs ministres et des principaux dignitaires du royaume. Jacques I<sup>er</sup> et Anne de Danemark offraient le plus étrange contraste : autant l'une était belle, gracieuse et affable, autant l'autre était laid, difforme et hautain. Sa petite taille, son embonpoint démesuré, ses yeux roulant sans cesse dans d'énormes orbites, sa langue apparaissant entre ses lèvres, comme si la bouche ne pouvait la contenir, tout en lui était dépourvu de noblesse et de dignité. D'un regard fier et inquiet, il parcourait le cercle de ses courtisans, tantôt interpellant son ministre Cécil, tantôt jurant que jamais on n'avait vu faire attendre un roi, que la *petite* s'en repentirait ; quand la porte s'ouvrit, et lady Arabella parut en costume de voyage. Aux violentes apostrophes du roi sur le retard qu'elle avait mis à se rendre à son appel, la jeune fille répondit qu'ayant obtenu la permission de passer quelques jours près de lady Schrewsbury, elle n'était pas préparée à un retour aussi brusque.

« Bien, bien, dit Jacques, nous en avons décidé autrement, et nous n'acceptons pas vos excuses ; une jeune fille doit toujours être prête à obéir. » Et pendant qu'Arabella, pâle et tremblante, allait s'asseoir auprès de la reine : « Qu'on le fasse entrer ! » cria le roi d'une voix de Stentor.

— Quelle nouvelle comédie va-t-on nous jouer ? dit tout bas Anne de Danemark à lady Stuart.

— Hélas ! je crains bien d'avoir à y remplir un rôle, » répondit Arabella en soupirant. Au même instant deux officiers entrèrent escortant un prisonnier.

« Ici, ici ! dit le roi, amenez-le plus près, afin que nous puissions mieux l'examiner. Et maintenant, lady Arabella, regardez cet homme, et dites-moi si c'est un de ceux qui accompagnaient le baron de Mardyke, ce traître dont vous m'avez parlé, qui voulait nous déposséder de la couronne, comme si nous n'en étions pas le seul légitime héritier... Mais, qu'y a-t-il ? vous voilà aussi blanche que votre colerette et tremblante comme si vous aviez la fièvre.

— Oh ! sire, je vous en supplie, dit Arabella se plaçant de manière à ne pas voir l'accusé, ne me forcez pas à porter témoignage contre personne. J'ai cru de mon devoir de ne vous rien cacher de ce qui pouvait attenter aux droits sacrés de Votre Majesté ; mais je ne saurais me décider à prononcer un arrêt de vie ou de mort.

— Quelle absurdité ! s'écria le roi ; avant de juger une affaire, madame, il faut connaître la vérité. Regardez à l'instant cet homme, je vous l'ordonne ! »

Arabella se tourna vers le prisonnier, et son cœur tressaillit en reconnaissant celui-là même qu'elle avait rencontré un soir dans la petite auberge du Hampshire; elle pouvait à peine maîtriser son émotion, quand la voix du roi la rappela à elle-même.

« Eh bien, madame, reconnaissez-vous sir Griffin Markham? était-il avec ce baron de Mardyke qui s'est enfui d'Angleterre avant que nous ayons pu le saisir? »

— Non, sire, dit lentement Arabella, je puis vous assurer que ce gentilhomme... que vous nommez sir Griffin Markham... n'était pas avec le baron de Mardyke ce jour-là. »

Les lèvres du prisonnier s'agitèrent sans proférer aucune parole, mais son regard disait : « Si je vis, madame, je n'oublierai pas votre généreuse conduite. »

Arabella, cependant, était troublée, ce men-songe, fait dans l'intention de sauver la vie d'un malheureux, avait coûté à la droiture de son âme.

« Emmenez-le, qu'il s'en aille! dit le roi désappointé, en proférant un juron qui lui était familier. Et vous, belle cousine, approchez à votre tour, car j'ai à vous dire que nous avons pris une résolution qui vous concerne, afin de vous garantir des menées des traîtres, et de tous les autres dangers auxquels vous imprudence vous expose; vous ne quitterez plus désormais notre cour sans être accompagnée par quelqu'un des nôtres, et vous vous abstenrez de tout voyage; vous serez beaucoup plus en sûreté sous notre œil. Que cet audacieux Seymour n'enfreigne plus nos ordres, surtout, car nous avons nos vues sur vous, et nous comptons sur une entière obéissance. »

Après ces paroles menaçantes, Arabella demanda la permission de se retirer, et se hâta de gagner ses appartements, plus déterminée que jamais à se soustraire par la fuite à une aussi impitoyable tyrannie.

#### IV.

La cour allait quitter Londres pour se rendre à Greenwich, résidence d'été. Avant son départ, Anne de Danemark voulut donner encore une de ces fêtes brillantes qui charmaient tant son imagination avide de plaisirs.

Un soir que le soleil venait de disparaître à l'horizon, le palais s'éclaira tout à coup de mille feux, et la foule des invités, parée et masquée, envahit les somptueuses galeries. Bientôt les sons joyeux de l'orchestre retentissent, la multitude de costumes étranges, magnifiques, variés, se mêlant, s'agitant, offre l'aspect le plus brillant et le plus pittoresque : on dirait que toutes les nations du monde se sont donné rendez-vous en ce lieu pour fêter la reine d'Angleterre, reine aussi par l'élé-gance et la beauté.

Tandis que tout ce monde se livre au plaisir,

une scène bien différente se passe d'un autre côté du palais. Dans un oratoire faiblement éclairé, deux jeunes gens sont agenouillés aux pieds d'un prêtre. Leur attitude recueillie, le mystère qui les environne, la voix grave du ministre de Dieu qui appelle sur eux la bénédiction du ciel, tout concourt à donner à cette cérémonie un caractère touchant et solennel. C'est là que lady Arabella et Seymour sont venus en secret enchaîner leur vie par un lien indissoluble. Lady Schrewsbury et deux amis fidèles sont les seuls témoins de cette union; de temps en temps les bruits lointains de la fête parviennent jusqu'à eux et les font tressaillir, en leur rappelant le danger de leur situation; ces craintes sont si vives qu'elles font hâter la cérémonie; aussitôt après, les deux époux, à la faveur d'un déguisement, rentrent dans le bal et se mêlent à la foule, qui n'a point soupçonné leur absence. Une fois unis, Seymour et Arabella ne devaient plus songer qu'à fuir; mais une malheureuse coïncidence vint les forcer à ajourner leur départ de quelques semaines. Un prisonnier d'État s'étant échappé de la Tour, le roi ordonna une rigoureuse inspection de tous les vaisseaux qui s'apprêtaient à partir. Ce ne fut qu'après l'arrestation du fugitif que les jeunes époux purent songer à effectuer leur projet.

Lorsque tout est prêt pour leur évasion, ivre de joie et d'espérance, se croyant déjà délivré des craintes qui jusqu'à ce jour avaient empoisonné sa vie, Seymour court en prévenir sa jeune femme. Enveloppé d'un long manteau, le chapeau rabattu sur les yeux, il se glisse, à la faveur des ténèbres, sous les hautes arcades du palais, et pénètre dans les corridors qui conduisent aux appartements d'Arabella. Arrivé sur le seuil, il frappe. Une femme de chambre vient lui ouvrir, un flambeau à la main; mais, avant qu'il ait eu le temps d'entrer, quelqu'un accourt précipitamment de son côté, et, feignant de ne pas le voir, se jette contre lui, renverse son chapeau, et expose ainsi son visage à la clarté de la lumière, puis se retire en demandant mille pardons de sa maladresse. La figure de cet homme n'est pas inconnue à Seymour; il se rappelle vaguement l'avoir rencontré plus d'une fois sur son passage : un affreux pressentiment le saisit; maîtrisant toutefois l'inquiétude que cet incident vient de faire naître dans son âme, il indique en toute hâte à la femme de chambre le lieu où Arabella devra le rejoindre à la sortie du palais, et s'éloigne afin de déjouer les soupçons.

Au moment de la séparation, lady Schrewsbury sent faiblir son courage, elle tremble à la pensée des vengeances du roi s'ils sont découverts. « Vous allez donc me quitter, mon enfant, dit-elle. Plaise à Dieu que ce départ s'effectue aussi bien que l'espère Seymour, et qu'enfin je puisse vous dire sauvés ! » Et des larmes roulaient sur son visage.

Plus calme en apparence, Arabella, l'embrassait avec tendresse. « Ma bonne tante, ne pleurez pas ainsi, disait-elle; voici la fin de tous nos maux. Trop longtemps, hélas ! je n'ai été pour vous et pour tous ceux qui m'aiment qu'un sujet de chagrin. Allons, vite, Marianne, ma bonne fille, ajoutait-elle, mets quelques effets dans cette malle; plus nous tarderons, plus notre promenade à cette heure pourra paraître suspecte. » Et la femme de chambre fut envoyée en avant avec le bagage. Mais presque au même instant elle rentra le visage pâle et bouleversé.

« Madame, dit-elle, il y a un garde au haut de l'escalier, qui me défend de passer; il a ordre de ne laisser sortir personne. »

Arabella se laissa tomber sur un siège et couvrit son visage de ses mains. Lady Schrewsbury, d'abord muette de stupeur, les yeux fixés sur le sol, cherchait qui avait pu les trahir; mais bientôt interrogeant Marianne, elle comprit toute la vérité, et s'écria : « Malheureux Seymour, vous nous avez perdues ! »

Une heure s'écoula ainsi; heure d'angoisses, pendant laquelle les deux malheureuses femmes éprouvèrent tout ce que l'incertitude a de plus horrible. Au bout de ce temps, la porte s'ouvrit brusquement, un garde de la chambre du conseil entra, et d'un ton plein de hauteur :

« En vertu de ce présent mandat, signé de la main du roi, dit-il, je vous somme, comtesse de Schrewsbury, et vous, lady Arabella, de comparaître devant le conseil de Sa Majesté ! »

— Nous sommes prêtes à vous suivre, répondit fièrement la comtesse. Venez, mon enfant; vous êtes bien jeune et bien faible pour être exposée à de pareilles scènes, mais je suis là pour vous soutenir et vous protéger. »

Appelée seule à comparaître devant ses juges, Arabella entra d'un pas chancelant. Pendant près d'une demi-heure lady Schrewsbury l'attendit dans la salle attenante. Enfin elle la vit sortir la figure inondée de larmes.

« J'ai tout avoué, dit-elle en sanglotant; je vais être envoyée dans quelque retraite où des personnes choisies par le roi seront chargées de me tenir captive. »

Lady Schrewsbury, appelée à comparaître à son tour, n'eut que le temps d'embrasser une dernière fois sa nièce; et entrant d'un pas ferme, elle vint se placer au bout de la table du conseil. Tous les visages étaient tristes, hormis celui du roi, qui respirait la haine et la vengeance.

« Sang de ma vie ! disait-il, on ne verra donc que des révoltés dans ce pays ! Heureusement qu'on les surveillait de près. Répondez à mes questions, madame; avez-vous participé au mariage de votre nièce, une fille du sang royal, avec un Williams Seymour, le second fils d'une misérable famille ? »

— Aussi bonne que la vôtre, sire, répondit la comtesse.

— L'entendez-vous ? s'écria Jacques; aussi vrai que je suis roi, je l'enverrai à la Tour.

— Pour avoir dit la vérité, sire; je ne savais pas que ce fût une offense.

— Madame, dit un chancelier, prenez garde, vous manquez de respect à Sa Majesté. Répondez clairement à ses questions.

— S'il s'agit d'attester le mariage de ma nièce avec lord Seymour, je ne m'y refuse pas, mais je nierai toujours que ce soit un crime.

— C'est donc vous qui les y avez poussés ? dit le roi avec un redoublement de fureur.

— Et quand cela serait, sire, je ne m'en croirais pas plus coupable; mais si je le suis, qu'on me fasse juger par mes pairs, suivant les lois du royaume; là, en face de mon pays, je répondrai à toutes les questions, et en dirai peut-être plus qu'on n'en voudrait entendre. »

A ces mots, la colère du roi fut à son comble; il accomplit sa menace en envoyant la comtesse à la Tour, où déjà Seymour l'avait précédée (4).

## V.

Le voyageur qui visite la partie occidentale de Londres, sur la rive droite de la Tamise, et qui admire les innombrables manufactures, les riches magasins qui s'y élèvent de toutes parts, la population active qui se presse dans ses rues, a peine à se persuader qu'au commencement du dix-septième siècle, ce n'était encore que la pauvre bourgade de Lambeth, toute fière de posséder le palais de l'archevêque et quelques vieux châteaux qui se montraient çà et là sur les rives du fleuve. L'un de ces antiques manoirs, aux tours crénelées et aux pignons aigus, dressait hardiment la tête au-dessus de tous les autres, et semblait régner sur la contrée comme un vieux seigneur du moyen âge; ses ponts-levis, qui rarement s'abaissaient, ses murs couverts de mousse, au pied desquels coulaient les flots de la Tamise, ses grands arbres, dont les épais ombrages étaient impénétrables à l'œil, tout donnait à ces lieux un aspect triste et sombre, et un air de solitude et d'abandon. Depuis plus d'une heure une barque de pêcheur passait et repassait en face de la terrasse; et l'homme qui la dirigeait, jetant de tous côtés des regards furtifs, semblait y chercher quelqu'un. Enfin, une femme de chambre parait; l'étranger la considère avec attention, puis lançant vivement son bateau le plus près du bord possible, l'appelle à demi-voix :

« Que me voulez-vous, monsieur ? » dit la jeune fille en s'approchant avec déférence; car, bien que l'inconnu fût vêtu du costume de bate-

(4) Elle y resta jusqu'à la mort d'Arabella.

lier, son aspect, ses manières trahissaient dès l'abord un rang plus élevé.

— Chut ! parlons bas, répondit-il ; est-ce ici la demeure de sir Thomas Parry ?

— Oui, monsieur.

— C'est donc en ce lieu qu'est emprisonnée lady Arabella Stuart ?

— Lady Arabella Seymour, répondit la femme de chambre est retenue ici, en effet, par l'ordre du roi, sous la surveillance de ses hôtes ; mais elle n'est pas absolument prisonnière.

— Une prison déguisée, murmura l'étranger. Marianne, ne craignez rien, je suis un ami de votre maîtresse.

— Mais je ne vous connais pas, dit la jeune fille, surprise de s'entendre appeler par son nom, qui êtes-vous ?

— Un homme qui doit la vie à lady Arabella, et est résolu à mourir pour elle s'il le faut. J'ai vu mylord Seymour à la Tour ; voici une lettre qu'il m'a chargée de remettre à lady Arabella. Portez-la à votre maîtresse, et dites-lui qu'elle peut en toute sécurité me confier la réponse.

— J'y vais, dit Marianne ; mais votre nom, monsieur ? »

Un instant l'étranger hésita : « Markham, répondit-il enfin, Griffin Markham. Mais assurez bien lady Seymour que j'ai renoncé pour toujours aux conspirations, que mon seul désir est de la servir et de lui prouver ma reconnaissance. »

Bientôt Marianne reparut, et laissa tomber une lettre dans le bateau, qui s'éloigna à force de rames. De retour à Londres, Griffin Markham abandonna le costume de batelier pour revêtir la livrée de la maison de Seymour, et dans ce nouveau déguisement pénétra à la Tour, où le prisonnier comptait les instants dans une pénible anxiété. Saisissant avec transport la lettre d'Arabella, Williams la presse contre ses lèvres, la lit et la relit vingt fois ; et Markham, heureux d'apporter une consolation à ces infortunés époux, se fait pendant dix jours leur fidèle messager. Mais un soir il trouva la terrasse déserte, et, après une nuit d'attente, ne voyant apparaître ni Arabella ni sa femme de chambre, il retourna à la Tour, inquiet et troublé. La captivité de Seymour, qui jusque-là avait été assez douce, était tout à coup devenue beaucoup plus sévère, et Markham eut grand-peine à parvenir jusqu'à lui.

« Tout est découvert, lui dit Williams ; Arabella est envoyée à Durham ; on l'éloigne encore de moi, comme s'il ne suffisait pas d'avoir mis ces murs entre nous. Mais, dites-moi, Markham... appartient-il à un homme de séparer ainsi ceux que Dieu a unis ? appartient-il à un roi de faire souffrir une faible femme, et d'enchaîner comme un traître celui qui n'a manqué ni aux lois de son pays ni à l'honneur de son nom?... »

— Non, certes, répondit sir Griffin, et celui qui tente de se soustraire à une pareille injustice est dans son droit.

— Markham, puis-je compter sur vous ?

— Disposez de moi, mylord, je suis prêt à donner ma vie pour vous réunir à lady Arabella. »

## VI.

Tandis que Seymour méditait une évasion, Arabella s'acheminait vers sa nouvelle prison. En vain elle avait conjuré le roi de la laisser à Lambeth ; sans pitié même pour ses souffrances physiques, car sa santé avait été fortement ébranlée par tant de douloureuses émotions, Jacques la fit porter dans son lit sur le bateau ; mais bientôt les fatigues du voyage aggravant sa maladie, le médecin du roi constata qu'un plus long trajet mettrait en danger la vie de lady Arabella ; et, sur ce rapport, Jacques lui permit de s'arrêter un mois à Highgate.

Griffin Markham ne tarda pas à la découvrir dans cette nouvelle retraite, où elle était confiée à la garde de la famille Conyers. Rôdant sans cesse autour de l'habitation, il se fit bientôt reconnaître de Marianne, et Arabella apprit les projets de son mari. Elle sut qu'il n'attendait plus pour fuir que le moment où elle serait assez forte pour l'accompagner ; et l'espérance ramena bien vite le courage dans cette âme abattue, et la vie dans ce corps brisé. Ses hôtes admiraient sa résignation, et déjà gagnés par la douceur de son caractère, ils rougirent bientôt du rôle odieux que leur imposait le roi. La surveillance se ralentit, et Arabella fut traitée plus en amie qu'en prisonnière.

Un jour que les Conyers étaient partis sans défiance pour les fêtes de Londres, emmenant une partie de leurs gens, Marianne entra précipitamment dans la chambre de sa maîtresse, portant un paquet dont elle tira bien vite des vêtements d'homme, qu'elle se mit en devoir de passer à Arabella. Elle lui mit de grandes chausses françaises, un pourpoint de velours, des bottes à revers, puis sur la tête une perruque à longues boucles, et un chapeau noir à larges bords ; l'épée suspendue au côté vint compléter ce costume de gentilhomme français. S'appuyant sur le bras de Marianne, car elle était bien faible encore, Arabella descendit sans bruit l'escalier, personne ne songeait à l'observer, la porte de sortie était entr'ouverte, elle la franchit sans obstacle.

Tirant une bague de son doigt : « Adieu, ma bonne Marianne, dit-elle. Si je meurs, garde ceci en souvenir de moi ; si je vis, tâche de me rejoindre... Que Dieu te récompense ! » Puis elle s'éloigna et bientôt se trouva seule sur la route. A ce moment son cœur se serre, elle jette autour d'elle des regards inquiets comme un

oiseau qui vient de briser sa cage et ne sait de quel côté se diriger; mais à un détour du chemin un homme se présente à elle.

« Ah ! Markham, dit-elle, sommes-nous sauvés ? »

— Pas encore, madame; mais tout va bien : j'ai fait retener des chevaux à l'auberge la plus proche, un bateau nous attend à Blackwall, un vaisseau à Leigh.

— Mais Seymour, Seymour ! dit Arabella avec anxiété.

— Il est libre maintenant, répondit sir Griffin, il nous rejoindra ce soir. »

Rassurée par ces paroles, Arabella se mit plus courageusement en marche. Un mille et demi leur restait à faire pour atteindre l'auberge où se trouvaient les chevaux. Quand elle y arriva, pâle, exténuée de fatigue et d'émotion, le valet qui lui tint l'étrier dit : « Ce jeune gentilhomme aura bien de la peine à aller jusqu'à Londres. » Cependant le trot de sa monture ne tarda pas à la remettre, et, guidée par Markham, qui n'avait négligé aucune précaution, elle atteignit Blackwall sans accident.

« Seymour est-il ici ? fut encore la première parole d'Arabella en mettant le pied sur le bateau.

— Non, madame, répondit de nouveau Markham, il nous attend plus loin. » Et le bateau s'éloigna du bord. A la faveur d'une nuit calme et sereine, il descendit rapidement la rivière, et au point du jour on aperçut l'embarcation française qui devait conduire les deux proscrits sur une terre hospitalière. Le cœur de la jeune femme bondit de joie : affection, liberté, bonheur, tout allait donc lui être rendu... Longtemps avant qu'il fût possible de rien distinguer sur le bâtiment, elle y tenait ses regards fixés, et croyait à chaque instant reconnaître Seymour dans tous ceux qui se promenaient sur le pont. Hélas ! le rêve dura peu, Seymour n'y était point !

« Attendons-le, dit Arabella sentant tout son courage faiblir devant cette cruelle déception, je ne fuirai pas seule; à quoi me servirait la liberté si je ne puis la partager avec lui ? »

— Vous auriez tort, madame, dit doucement Markham, le plus important est de vous mettre d'abord à l'abri de la colère du roi, mylord Seymour trouvera plus d'une occasion de s'évader, et il n'en est pas de même de vous. »

Mais Arabella ne l'écoutait point, elle parcourait des yeux avec angoisse toute l'étendue du fleuve, et interrogeait chaque point noir qui se montrait à l'horizon; une heure s'était déjà écoulée et rien n'annonçait Seymour.

« Chère dame, dit Markham, chaque moment de retard compromet votre sûreté. Si lord Seymour s'est évadé, il aura gagné quelque autre port; sinon, à quoi bon l'attendre? un plus long séjour ne peut que vous devenir fatal à tous deux.

— Une demi-heure! une demi-heure encore! s'écria Arabella; mon bon ami, je ne vous demande que ce court délai, vous ne pouvez me refuser.

— Je ne ferai que ce que vous voudrez, madame, répondit sir Griffin d'un ton grave, mais songez-y, cette demi-heure pourra être amèrement regrettée un jour, quand il sera trop tard.

— Oh! alors, rien qu'un quart d'heure, murmura Arabella. » Le quart d'heure expiré, Markham donna le signal du départ, et Arabella, se cachant le visage dans les mains, éclata en sanglots.

## VII.

A peine l'embarcation française avait-elle disparu, que Seymour arriva au lieu du rendez-vous déguisé en médecin. Un bateau l'attendait sur le rivage, mais il l'avait longtemps cherché dans l'obscurité de la nuit, et quelque diligence qu'il fit ensuite, il ne put regagner le temps perdu. Ignorant la route qu'avait prise le bâtiment qui portait Arabella, il ne pouvait tenter de le joindre. En ce lieu même, un charbonnier s'appêtait à partir; Williams lui offrit 40 livres pour le déposer sur les côtes de Flandre. Le marché conclu, on mit à la voile; et persuadé qu'Arabella le devançait, le fugitif dit adieu sans regret aux rivages de l'Angleterre. Le temps était beau, un vent frais enflait les voiles, et l'embarcation avançait rapidement. Vers la fin du jour les blanches côtes de France apparurent au-dessus des vagues bleues de la mer. Seymour les salua avec joie et reconnaissance; c'était là qu'Arabella venait de trouver un refuge contre son injuste persécuteur; c'était là qu'il allait la rejoindre et goûter cette paix et ce bonheur qui font oublier les plus amères souffrances. Au milieu de ces douces pensées, le bruit du canon vint frapper son oreille. Qu'est-ce? dit-il; par un temps aussi calme ce ne peut être un signal de détresse? Il écoute : des décharges redoublées se font entendre; son cœur se trouble et s'inquiète sans en comprendre la cause; chaque coup semble briser une de ses espérances, une vague tristesse s'empare de son âme.

Ce n'était point un vain pressentiment, le même jour, à la même heure, deux bâtiments étaient aux prises près du fleuve Nore, et dans l'un de ces bâtiments était l'épouse de Seymour. Mais comment se trouvait-elle encore dans ces lieux si dangereux pour elle?

A peine Arabella avait-elle cédé aux sages observations de Markham, qu'elle s'en repentait comme si elle venait de sacrifier la sûreté de son époux à la sienne, et supplia le capitaine du vaisseau d'attendre quelques instants encore, afin que Seymour pût les rejoindre. On était arrivé en pleine mer, le danger était moins pressant, les craintes moins vives; le capitaine ne s'opposa plus au désir

de la jeune femme. Et qui, d'ailleurs, aurait eu la force de résister à ses touchantes et éloquentes prières? On attendit ainsi une grande partie du jour; enfin Arabella dut renoncer à son espoir, et le bâtiment fit voile vers Calais.

Presque au même instant, une corvette portant le pavillon anglais apparait derrière lui. Elle s'avance rapidement, et bientôt il est évident qu'on est poursuivi. En vain le capitaine français fait déployer toutes ses voiles, la corvette le gagne de vitesse, bientôt un coup de canon ne laisse plus de doute sur ses intentions. Arabella, dans sa cabine, tressaille à ce bruit sinistre, qui porte en même temps l'alarme dans le cœur de Seymour. Elle comprend le danger auquel elle s'est exposée, et déplore amèrement son imprudente obstination. Mais il est trop tard, hélas! car le bâtiment est déjà aux prises avec la corvette, et quel que soit le courage des matelots, les forces sont trop inégales pour qu'ils puissent résister longtemps... L'image de la prison se dresse devant Arabella, elle frémit, et, pâle, chancelante, elle est prête à s'évanouir. Des pas qu'elle entend résonner près de sa cabine la rappellent à elle-même et au sentiment de sa dignité. Refoulant aussitôt ses larmes et comprimant sa douleur, elle prend une contenance calme.

Un gentilhomme anglais se présente devant elle.

« Lady Arabella Stuart? dit-il.

— Mon nom est Arabella Seymour, monsieur, répond elle.

— J'ai le regret de vous annoncer, madame, que j'ai ordre de vous conduire prisonnière à Londres; mais avant de remplir mon mandat, veuillez, je vous prie, répondre à ma question : mylord Seymour est-il ici? »

A cette demande, un éclair de joie brilla dans les yeux d'Arabella. « Il est donc sauvé! s'écria-t-elle en joignant les mains avec transport; merci, mon Dieu, merci! maintenant je suis heureuse!

Soutenue par cette pensée, Arabella se laisse conduire tranquillement sur le vaisseau qui doit la ramener vers les rives d'Angleterre, pour elle, plus que jamais séjour de souffrance et de captivité! à partir de ce moment elle ne voit plus rien, elle n'entend plus rien de ce qui se passe autour d'elle; ses idées sont confuses, des mots sans suite s'échappent de ses lèvres, et pendant cette soirée et le jour qui suit, elle est comme plongée dans un pénible rêve. Mais en passant sous les sombres voûtes de la Tour, elle se réveille à la triste réalité. Des larmes brûlantes s'échappent de ses yeux, et jetant un regard sur ces murs grisâtres, qui ont vu les souffrances et la mort de tant de membres de sa famille, un frisson glacial parcourt tous ses membres.

### VIII.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis ces tristes

événements, et Arabella gémissait encore dans sa prison. En vain avait-elle adressé au roi les plus touchantes supplices, en vain ses amis avaient-ils joint leurs voix à la sienne; persuadé que cette double évasion de Seymour et d'Arabella était l'œuvre d'une conspiration tendant à les placer sur le trône, Jacques était resté sourd à toutes les prières et inflexible dans sa vengeance. Pour se garantir d'un danger imaginaire, ce roi despote ne se faisait aucun scrupule de sacrifier sa parente, et chaque fois qu'on le conjurait de mettre un terme à son emprisonnement, il répondait ces dures paroles : « Puisqu'elle a voulu me braver, qu'elle subisse la peine de sa désobéissance. »

La jeune et belle Arabella, qui avait été élevée dans de somptueux palais, au milieu des recherches du luxe, était confinée dans une froide et triste prison, exposée à toutes les privations, à toutes les amertumes, sans une amie pour la soutenir et la consoler. Cette amie que son cœur désirait, était pourtant près d'elle, mais des murs épais les séparaient, et elle ne pouvait ni la voir, ni la serrer dans ses bras, ni lui demander pardon des maux qu'elle avait attirés sur sa tête; car la cruauté du roi, qui réunissait en ce lieu lady Schrewsbury et Arabella, ne leur permettait même pas de supporter ensemble leur commune infortune. Une seule consolation restait à la jeune femme, c'était de savoir son époux en sûreté; cette pensée et le secret espoir de rejoindre un jour Williams soutenaient son courage; mais quand elle vit que rien ne pouvait fléchir le roi, et qu'elle était condamnée à ne plus quitter ces sombres murs, elle ne fut plus maîtresse de son désespoir. Tout ce qu'il y avait dans ce jeune cœur de force, de vie, d'aspiration au bonheur et à la liberté, se révolta contre cet injuste et cruel arrêt; elle eut des jours de fièvre et de délire, où sa raison, aux prises avec la douleur, parut succomber. Mais ces moments d'égarement furent de courte durée; la chrétienne sortit victorieuse de la lutte, elle se résigna à ne plus revoir son époux en ce monde, si telle était la volonté de Dieu. Ce dernier sacrifice accompli, Arabella redevint calme et douce comme dans les jours de son enfance. Tandis que son âme se détachait ainsi de la terre, son corps s'affaiblissait de jour en jour : à la fraîcheur de son teint avait succédé une pâleur malade, et l'altération de ses traits, l'amaigrissement de son corps, la langueur répandue dans toute sa personne, annonçaient en elle une fin prochaine.

Quelque temps encore elle se traîna dans cet état de souffrance, dont l'atmosphère humide et malsaine de sa prison devait hâter le terme. Le 27 septembre 1615, vers le soir, sentant les approches de la mort, elle fit appeler un vénérable prêtre qui l'avait souvent visitée, et avait

contribué par ses conseils et sa douce persuasion à ramener la paix dans son cœur. Étendue sur son humble couche, autour de laquelle quelques serviteurs agenouillés pleuraient en silence, la tête appuyée sur l'épaule de sa fidèle Marianne, qui retenait avec peine ses sanglots, Arabella écoutait avec une pieuse attention les paroles du saint homme qui la préparait au passage, toujours terrible, de la vie à l'éternité. Son visage était calme, son front serein; ses grands yeux bleus, élevés vers le ciel, avaient une expression d'attente et de béatitude. Tout à coup la porte s'ouvrit, et un jeune homme apparut sur le seuil. L'aspect lugubre de cette chambre le saisit; il s'arrête, ses jambes tremblent sous lui, son visage se contracte, ses lèvres s'agitent convulsivement. A la faible clarté de la lampe qui projette ses pâles rayons sur les sombres murs, il voit cette femme mourante, et le regard qu'il arrête sur elle dit tout le déchirement de son cœur. Cependant, le recueillement des assistants est si profond, que personne ne s'aperçoit de sa présence; il attend que le prêtre ait terminé son ministère, puis s'avance doucement; mais le bruit de ses pas a frappé l'oreille de la mourante, elle se retourne et s'écrie : « Seymour ! »

Il est au pied de son lit, il presse les mains d'Arabella contre ses lèvres et les arrose de ses larmes. Longtemps ils restent ainsi muets de surprise, de joie et de douleur. Enfin, Arabella, surmontant la première son émotion, dit d'une voix presque éteinte :

« Ne pleurez pas ainsi, Williams; je ne demandais qu'une chose à Dieu, c'était de vous voir encore une fois avant de mourir; il a exaucé mes vœux, que son nom soit béni !

— Oh ! vous vivrez, Arabella, vous vivrez encore pour être heureuse !

— Heureuse en ce monde ? Oh ! non, mon ami !

— Pourquoi donc, chère Arabella ? mon retour dans ce pays, la permission que j'obtiens de vous revoir, tout cela n'annonce-t-il pas que le roi est las de ses persécutions ?

— Il sait que je meurs, Seymour, autrement il n'eût pas consenti à ce court instant de réunion; mais, oublions ses rigueurs, Williams ! l'heure de la mort est aussi celle du pardon... Comment se plaindre de ses maux au moment d'en recevoir la récompense ?

— Non, vous ne me quitterez pas, Arabella; sans vous que serait désormais la vie pour moi ? » Et l'infortuné Seymour la serrait dans ses bras comme s'il eût voulu la disputer à la mort. Mais elle arrivait à grands pas, cette mort impitoyable; déjà elle imprimait son sinistre cachet sur le visage d'Arabella; ses yeux se voilaient, une pâleur mate se répandait sur ses joues, sa respiration était entrecoupée; à peine pouvait-elle encore articuler quelques mots. Pressant une dernière fois la main de Seymour, et lui montrant le ciel : « *A Dieu !* » dit-elle; et elle expira avec la tranquillité d'une âme qui n'emporte de la vie ni remords ni crainte.

Seymour aurait voulu mourir avec sa jeune épouse; ce fut avec peine qu'on l'éloigna de ce lit de mort où elle reposait comme un ange endormi : il se rappelait tout ce qu'elle avait souffert de l'injuste tyrannie de Jacques; la colère bouillonnait dans son cœur, et les dernières paroles de pardon d'Arabella pouvaient à peine étouffer en lui tout désir de vengeance.

La nuit suivante, les obsèques d'Arabella eurent lieu secrètement. On transporta son corps à Westminster, dans le même caveau où étaient déposés les restes de l'infortunée Marie Stuart, reine des Écossais; et ainsi se trouvèrent réunies ces deux victimes de l'ambition humaine, qu'un même nom semblait avoir condamnées à la même destinée.

CAROLINE L.

## PAS DE PIANO, MAIS LE PRINTEMPS !

C'était à la campagne, dans un petit pied-à-terre que venait d'acheter la bonne madame Duffaud, et que les amies de sa fille Henriette ne lui laisseront pas le temps de meubler avant que de venir s'y abattre, comme des nuées de joyeuses fauvettes sur les premiers buissons du printemps. Il n'y a pas à dire, on s'était emparé de la maison, non pas avant qu'il y fût pourvu aux choses essentielles, mais avant que le superflu, ce nécessaire de ceux qui ignorent la véritable portée de ce mot, y eût trouvé sa place. Ainsi, l'on n'y avait point encore de piano; et, admirez le contre-temps ! depuis la soirée dont nous avons essayé de

rendre compte, bien qu'on en eût gardé un très-bon souvenir, toutes ces demoiselles s'étaient empressées d'apprendre par cœur une foule de varsoviennes et de mazourkas, plus charmantes les unes que les autres; elles les avaient au bout des doigts, et se sentaient prises d'un bon vouloir à toute épreuve.

« Bah ! dit la gentille Adeline lorsque vint cette heure charmante où le soleil perd de sa force, où la terre prodigue ses parfums, qu'est-ce que cela fait que nous n'ayons pas de piano ? ne savons-nous point nous en passer ?

— C'est vrai, c'est vrai, fut-il répondu; renou-

velons notre jolie soirée de Paris, renouvelons-la au grand jour; toutes fenêtres ouvertes pour que l'air nous apporte les bonnes senteurs du jardin!

— Mesdames, dit Henriette, si nous jouions aux synonymes?

— Volontiers.

— Je commence et me cache; ne prenez pas un mot trop difficile. »

On choisit le mot foi; quatre acceptions, c'était bien: foi, foie, fouet, fois.

A ce jeu, le *patient* demande d'abord à chacun:

« Comment l'aimez-vous? » puis:

« Où le placez-vous? » et enfin:

« Qu'en faites-vous? »

A chaque réponse, la personne interrogée peut, s'il lui plaît, prendre le mot dans une acception nouvelle; de sorte que ses réponses, comparées entre elles, déroutent absolument le patient.

Mademoiselle Henriette en était à la troisième question, « Qu'en faites-vous? » et ne devinait point. Ce qu'elle ne pouvait concilier, c'est qu'après qu'il lui avait été dit qu'on en faisait le soutien des affligés, un autre ajoutait qu'il en faisait un excellent pâté.

Cela languissait; on avait commencé avec la conviction de s'amuser beaucoup, et l'on était tout penaud de ne s'amuser que fort peu. On s'en prit au jeu, et on l'abandonna.

« Les ressemblances et les différences, » proposa timidement le timide M. Edmond.

Car nous retrouvons à la campagne toutes les personnes dont nous avons fait la connaissance à Paris.

« Quel est ce jeu? » s'écria-t-on.

— Je le connais, fit Adeline; il est charmant! Allons, du papier, des crayons; asseyons-nous tous autour de cette table; fort bien. Deux mots à présent; deux choses très-différentes, très-oppo-sées?... Eh bien, on se tait!... Homme et loup, par exemple? Écrivons chacun au-dessous de ces mots une ressemblance entre l'homme et le loup, une différence, puis une conclusion. On lira tout haut et tout à tour ce qu'aura écrit son voisin de gauche. »

C'était un travail; on s'y mit avec plus ou moins de bonne grâce, et entre autres choses, un monsieur bourru écrivit ceci:

« L'homme et le loup se ressemblent par la rapacité; ils diffèrent en ce que, pour arriver à ses fins, le loup se sert de ses dents et l'homme de sa langue; l'un comme l'autre devrait fuir le soleil et se cacher au fond des bois. »

« Je propose femme et serrure, » hasarda M. Edmond, qui avait ses plans.

Et il se hâta d'écrire: « La serrure est pleine de vis (vices), la femme n'en a aucun; pour garder ce trésor, la meilleur des serrures ne vaut pas la confiance. »

« C'est très-joli et très-nouveau, » firent quelques dames d'un ton qui signifiait tout le contraire.

Ce jeu ne plaisait point encore.

« Ah! fit notre gentil Georges avec une exclamation qui causa un tressaillement général, quelque chose de mieux: les questions historiques! Je demande, par exemple, quel est l'homme de l'antiquité qui craignait le moins les brûlures? quel est celui auquel cent couteaux ne faisaient pas peur? quel est l'animal tombé de l'autel à la broche? et si l'on ne me répond: Scævola, Régulus, l'oie, on doit donner des gages! »

Ce jeu parut épineux; chacun n'avait pas, ainsi que M. Georges, toute sa science sur les lèvres; il fut repoussé à l'unanimité.

« Eh bien, dit Adeline, les infortunes d'un dandy.

— Les infortunes d'un dandy! cela peut être plus ou moins récréatif; mais que ce soit un jeu!...

— Me permet-on d'essayer?

— Essayez, mon enfant, dit madame Duffaud.

— Que chacun adopte une profession, un métier; je vais commencer mon histoire, et, tout en parlant, celui que je regarderai dira un mot de son métier, que je caserai immédiatement dans mon discours. »

Les dispositions faites, mademoiselle Adeline procéda en ces termes, regardant tour à tour ceux qui l'entouraient et provoquant une réponse à ses regards:

« Le dandy se lève à dix heures; son teint de *biscote belge* (1) gagne à cette habitude une fraîcheur non pareille; frisé à la *vol-au-vent*, vêtu selon le dernier *bric-à-brac*, la bourse remplie d'*argent* à 25, une jolie *cresselle* dans le gousset, une charmante petite *batterie de cuisine* à sa chaîne, il s'élance au *réveille-matin*, et demande pour son déjeuner quelque chose d'exquis, de léger surtout; un *bœuf aux haricots*. Le dandy tient particulièrement au service, au salon dans lequel il mange, à la chaise sur laquelle il s'assied; toutes ces choses, dit-on, composent ce qu'on appelle le dandysme. Au réveille-matin, il se trouvait dans une *taverne* enfumée, bruyante, devant une table sans nappe, et assis sur un *escabeau boiteux*. La servante, espèce de *grasse tortue*, aux yeux divergents et à l'intelligence de *mollusque*, lui apportait du vin quand il demandait de l'eau, et du *vieux fromage* quand il voulait du pain. Ce *festin* terminé, le dandy prit un *berlingot* à l'heure, et....

— Maman qui s'endort! s'écria la trop naïve Henriette.

(1) Tous les mots en italique sont fournis par les joueurs sur lesquels se portent les yeux de la jeune fille.

— Mais non ! mais non ! répliqua la bonne madame Duffaud, honteuse d'être prise en flagrant délit.

— Bon ! et ce vilain Georges qui taquine mon chat ! ajouta la jeune fille en essayant d'arracher un beau gros chat gris aux étreintes du malin écolier.

— Tiens ! si vous croyez que c'est amusant, l'histoire de ce monsieur ! reprit le très-peu galant jeune homme.

— Moins que vos savantes questions peut-être, répliqua mademoiselle Adeline un peu piquée.

— Mon chat ! mon chat ! disait Henriette.

— Courez après, » fit Georges s'élançant dans le jardin le chat dans ses bras et toutes les jeunes filles à sa suite.

On courut après, en effet ; bientôt les allées

ombres retentirent de joyeux rires ; on se perdait, on se cherchait, on criait. Georges avait laissé aller l'innocent animal, prétexte de ces courses folles ; mais comme il imitait ce quadrupède à s'y méprendre, on ne cessait de le poursuivre, Henriette l'accusant de cruauté, les autres enchantés d'avoir pu prendre leur volée et d'aspirer à pleine poitrine les fraîches émanations du soir.

« Décidément, dit cette fois madame Duffaud, alors que le chemin de fer remmenait tout son monde et qu'elle se retrouvait seule avec Henriette, décidément chaque chose a son heure ; les mêmes plaisirs ne sauraient convenir à tous les temps. L'hiver, la danse ou les jeux au coin du feu ; l'été, rien, rien que la nature et tous ses bonheurs. »

ADAM BOISCONTIER.

## PERNETTE DU GUILLET.

Par une belle matinée de septembre 1536, une jeune fille traversait avec rapidité le joli village de L..., situé sur les bords du Rhône ; elle faisait crier merci à la bonne femme qui la suivait, tant elle avait hâte d'arriver.

« Vous me ferez mourir, chère demoiselle, et cela, Dieu le sait, pour un caprice peut-être.

— Comme tu es injuste, pauvre Marthe ! on voit bien que tu ne m'aimes plus ; autrefois tu ne m'aurais pas dit cela ; quand même j'eusse voulu satisfaire un caprice, tu t'y serais prêtée de bonne grâce.

— Sainte mère du bon Dieu, je ne vous aime plus ! est-ce bien vous, Pernette, qui osez dire cela à celle qui vous a nourrie ?

— Il est vrai, ma bonne Marthe, j'ai tort, dit vivement la jeune fille en effleurant de ses lèvres les joues ridées de la bonne femme ; mais si tu savais comme il me tarde d'arriver ! je ne veux pas te dire pourquoi ; mais crois bien que ce n'est pas un caprice qui me fait courir ainsi.

— Bien, bien, j'ai tort, ma chère enfant ; mais c'est qu'aussi vous exposez votre santé ; vous voilà toute en nage, et c'est précisément ce qu'on vous défend tous les jours. Et la bonne femme embrassait la jeune fille en lui essuyant le front.

— C'est que j'ai si grande envie d'être au sommet de cette côte qui est là, devant nous !

— Je le vois bien, voilà déjà que vous courez plus fort ; mon Dieu, cruelle enfant !... »

Mais Pernette ne l'entendait plus ; elle était partie comme un trait, abandonnant Marthe au milieu de son sermon.

Quelques minutes après, deux jeunes filles se tenaient embrassées. L'une pleurait, l'autre essayait de la consoler.

« Cesse tes pleurs, chère Véronique, je suis près de toi, tu as trouvé une sœur ; et bientôt, j'espère, la bonne Marthe sera pour toi une seconde mère qui remplacera celle que tu as perdue ?

— Le bon Dieu puisse vous entendre ! mais madame Marthe ne me connaît pas, et quand elle apprendra que je suis la fille de sa sœur, vous le savez, ce ne sera pas pour elle un motif de m'aimer.

— Aie confiance, chère amie !... ma mère se chargera de faire revenir ma nourrice de son injuste prévention.

— Oui, et mon cœur vous en remercie, mademoiselle Pernette ; sans vous, sans vos douces paroles, que serais-je devenue ?

— Allons, plus de vous entre nous ; ma mère doit avoir deux filles. Mais voici Marthe ; tu sais qu'on ne doit rien lui dire encore ; elle gronde toujours, ne t'en effraye pas ; l'excellente créature t'aimera bientôt, j'en suis sûre.

— Enfin, je suis près de vous, chère demoiselle ; allez-vous encore vous sauver cette fois ? Ouf ! je n'en puis plus. Et la pauvre Marthe se laissa tomber au pied d'un arbre en grommelant entre ses dents : Qu'est-ce encore que cette jeune fille que notre demoiselle paraît aimer de si bon cœur ?

— Eh bien ! chère bonne, dit en riant Pernette, te voilà assise parfaitement ; repose-toi un peu et nous repartirons ensuite. Attends-nous un instant ; tu vois cette cabane là-bas, c'est là que nous allons demander la permission d'emmener Véronique ; maman veut la voir aujourd'hui. » En parlant ainsi, elle avait tant de gentillesse et de grâce que Marthe consentit à rester ; elle

les laissa, partir à la condition surtout de ne pas courir et de ne pas s'absenter longtemps.

Arrivée près de la maisonnette, Véronique s'arrêta tout à coup; les forces lui manquèrent :

« Jamais, dit-elle, on ne voudra me laisser partir. Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Ne crains rien, sœur, reprit Pernelle, et surtout ne pleure pas; j'ai mon talisman, tu vas voir. » Puis, elle prit la main de sa compagne et la força d'entrer.

Une femme d'un extérieur dur était assise sur un escabeau, occupée à rassembler quelques débris de bois pour faire son dîner; en levant la tête, elle aperçut Véronique. Sans faire attention à celle qui l'accompagnait, elle lui lança un marteau de bois, qui heureusement ne l'atteignit pas : « C'est la faim qui vous fait rentrer, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix rauque; eh bien, vous pouvez retourner d'où vous venez, il n'y a pas à manger ici pour les paresseux. Elle allait continuer sur le même ton, si Pernelle ne fût intervenue.

— Ne vous fâchez pas davantage, Catherine, voici un mot de ma mère qui vous expliquera ce qu'elle désire.

— Un mot! grommela Catherine, est-ce que j'y connais quelque chose, moi?

— Eh bien, je vais vous le lire.

— Dites-moi ce qu'elle veut de nous, madame votre mère; si c'est possible, nous n'avons rien à lui proposer.

— Ce qu'elle veut de vous, Catherine? elle veut que vous laissiez venir Véronique à la maison; vous avez déjà assez de vos enfants, et votre belle-fille n'est qu'une charge de plus; ma mère l'emploiera à son service.

— Ah! oui, vous croyez que mademoiselle Véronique voudra servir? elle est bien trop fière pour cela. Si c'était ma fille à moi, il faudrait bien qu'elle obéît; mais celle-ci, c'est bien différent. Demandez-la à son père, qui la gâte; aussi n'en fait-il qu'une paresseuse. Vous en serez bientôt fatiguées.

— J'ai la permission de Jacques, et ma mère m'a dit de vous remettre cette bourse. »

A la vue de l'argent, le sombre visage de Catherine s'éclaircit; elle consentit à tout ce qu'on voulait, surtout lorsqu'elle fut bien convaincue que la jeune fille n'emportait rien de ses effets. Véronique se contenta de prendre ce qui avait appartenu à sa mère, et quelques papiers que Pernelle se chargea de garder; puis on se dit adieu en se quittant sans regret.

Véronique, tremblante de joie et de crainte tout à la fois, jeta un dernier regard sur cette maison où depuis deux ans elle avait tant souffert. Pernelle, elle-même, était si émue, qu'elle ne trouvait pas un mot à dire à sa compagne; la triste scène qui venait de se passer l'avait trop douloureusement impressionnée; elle si heu-

reuse et si aimée par tous ceux qui l'entouraient! « Pauvre Véronique! se disait-elle, comme elle était malheureuse! »

Marthe, qui commençait à trouver le temps long, avait pris le parti d'aller au-devant de ces demoiselles; en les voyant si pâles la bonne femme s'inquiéta : « Que vous est-il donc arrivé, mes chères enfants? voilà des visages bien décomposés!

— Ce n'est rien, dit Pernelle; c'est peut-être la course. Rentrons, chère bonne, nous nous reposerons près de maman, j'ai grand besoin de l'embrasser. »

La route s'acheva promptement, au grand déplaisir de Marthe, qui craignait d'en faire une maladie.

En arrivant, Pernelle poussa doucement Véronique dans les bras de sa mère, et lui dit : « Vous le voyez, bonne mère, votre seconde fille est plus jolie que la première, et beaucoup moins gâtée; je suis sûre qu'elle sera plus obéissante. »

Un mois s'était à peine écoulé depuis l'installation de Véronique, et déjà il était impossible de s'apercevoir qu'elle fût étrangère dans la maison.

Un soir, la mère de Pernelle étant seule avec Marthe, lui dit : « Eh bien, ma bonne, que dis-tu du choix de ma fille? aimes-tu Véronique? »

— Je dis que cette petite brunette a pris place dans mon cœur, et que je maudis la méchante femme qui l'a rendue malheureuse.

— Il ne faut souhaiter de mal à personne; et, d'ailleurs, si Véronique n'était pas sa fille? si on lui avait imposé cette enfant de force?... qui sait?

— Et quand cela serait, madame, était-ce un motif pour faire souffrir l'innocente créature?

— Tu as raison; mais tu sais mieux que personne qu'il est difficile de pardonner, puisque toi, si bonne, si dévouée, tu n'as pas voulu pardonner à ta sœur?

— Ma sœur! ah! c'est que ma sœur avait de grands torts envers moi, et qu'il est des choses impossibles à oublier?... dit Marthe en baissant les yeux.

— Non! Marthe!... à ta place, j'aurais dit à ma sœur : Tu es malheureuse, reviens; et je lui aurais donné le baiser de paix!

— Que voulez-vous, madame!... elle m'avait quittée! elle avait pris pour mari un aventurier, sans sou ni maille!... je l'avais bien prévenue qu'elle serait malheureuse, elle ne m'a pas écoutée, je n'ai plus voulu la voir...

— Enfin, aujourd'hui lui as-tu pardonné?

— Oh, oui! pauvre Thérèse!... et maintenant qu'elle est morte, je ne l'oublie pas dans mes prières.

— Mais si, à sa place, son enfant venait te demander son pardon?

— Son enfant! que dites-vous là, chère dame, son enfant? Sainte mère de Jésus! Ah! malheureuse Thérèse, un enfant! et qu'est-il devenu, mon Dieu? Non, ça n'est pas possible, elle me l'aurait envoyé à ses derniers moments.

— Eh bien! si l'enfant de Thérèse ressemblait, par exemple, à Véronique, ne voudrais-tu pas la voir?

— Non, cela n'est pas possible!

— Enfin, te sentirais-tu disposée à bien l'accueillir?

— Qu'elle vienne! qu'elle vienne vite! » s'écria Marthe.

Pernette, qui avait tout entendu, entra aussitôt.

— Ma fille, lui dit sa mère, tu sais, toi, où est l'enfant de Thérèse?

— Oui, mère.

— Eh bien! fais-nous le plaisir de l'amener; ta bonne nourrice veut l'embrasser!... »

A ces derniers mots Véronique parut.

« Me voici, ma tante, dit la jeune fille avec émotion.

— Quoi! Véronique!... c'était elle!... c'était toi!... toi! la fille de ma sœur!... Ah! chère enfant!... viens, viens vite sur le cœur de ta tante! Et se tournant vers Pernette : C'est à vous pourtant, chère demoiselle, que je dois ce bonheur!

— Oui, dit Pernette en souriant; le jour où tu grondais si fort de ce que je marchais trop vite! »

Marthe, pour toute réponse, embrassa sa nièce, et d'une voix entrecoupée par les pleurs : « Oh!

j'ai eu tort de ne pas pardonner à ma pauvre sœur! Mon Dieu!... je vous le jure! dès aujourd'hui son enfant est le mien.

— Et nous vivrons toutes quatre ensemble, ajouta madame Pernet. »

Dès ce jour, l'affection mutuelle des deux jeunes filles sembla s'accroître encore; Véronique refusa tous les partis qui se présentaient pour l'épouser, voulant consacrer son existence à sa sœur d'adoption et à sa bonne tante. Cette petite famille vécut ainsi dans un bonheur paisible jusqu'au moment où Pernette mourut. Elle avait à peine vingt-cinq ans, il n'y avait que deux ans qu'elle avait épousé un ami de son enfance, M. du Guillet. — Ce fut une affreuse douleur pour tous ces cœurs si étroitement unis. Véronique pleura celle à laquelle elle avait dû la fin de ses souffrances. On lui fit construire une chapelle qui tous les jours était parée par ses soins; cette chapelle était dédiée à sainte Marthe, et porte le nom de la chapelle des Deux Sœurs!

Pernette avait un certain talent poétique; les poètes du temps l'ont célébrée dans leurs vers; elle a laissé quelques œuvres pleines de sensibilité, remplies de cette délicatesse de sentiment et de cette naïve tendresse qui n'étaient que le reflet de son âme pure et élevée; — elle chantait elle-même, en s'accompagnant sur le luth, ses poésies, qui ont été recueillies et publiées sous le titre de : *Hymnes de gentille et vertueuse dame Pernette du Guillet.*

SOPHIE DESMARESTZ.

## UN SOUVENIR.

« Oh! bonne maman, combien je vous ai regrettée ce matin!

— Mon enfant, je vous étai unie d'intention, je vous suivais de cœur, j'ai bien prié pour vous, chère Alix!

— Il m'eût été si doux de vous savoir auprès de moi, chère bonne maman! Quoique je fusse bien heureuse, je sentais que quelque chose me manquait... »

Ces tendres paroles étaient échangées entre une jeune fille en costume de première communion et son aïeule que de précoces infirmités retenaient constamment auprès du foyer. Madame Lambert écoutait avec délices la voix chérie de sa petite-fille, elle savourait ce dernier bonheur, ce dernier rayon de soleil de l'âge avancé, les caresses et l'amour de l'enfant de son fils; ses yeux doux et pensifs se reposaient avec joie sur la jeune fille, dont la figure délicate et gracieuse paraissait plus jolie encore sous la couronne de roses blanches et le voile qui flottait autour d'elle comme une légère vapeur. La plus jeune sœur d'Alix, Claire, debout auprès d'elle, la regardait

avec attention, et tout à coup, grimpant sur les genoux de madame Lambert, et s'y établissant à son aise, elle lui dit : « Et vous, bonne maman, étiez-vous bien le jour de votre première communion? — Mon enfant, j'avais une coiffe de toile blanche, une jupe de laine et un casaquin d'indienne lilas et blanc... — Bon Dieu! grand'maman, quel costume! — C'était celui de mon état; j'étais bergère. — Vous, bergère! oh! bonne maman, mon petit doigt me dit... — Oui, bergère, mon enfant, je gardais les moutons dans les prairies de Chauzeaux. — Bonne maman, dit sérieusement Alix, vous étiez donc bien malheureuse? — A cette époque-là, non; je ne pouvais pas encore apprécier les pertes que j'avais faites, et ma situation d'alors n'avait rien de très-pénible. J'y étais habituée d'ailleurs... — Comment cela, bonne maman? Conte-nous pourquoi. C'est une histoire, j'en suis sûre, s'écria Claire en embrassant madame Lambert et en la regardant d'un air attentif et curieux. — C'est une histoire, en effet, un souvenir mélancolique du passé... Oui, j'étais une pauvre enfant, une orpheline,

une petite bergère, je n'avais que la Providence pour appui; mais quelle mère tendre pour ceux qui n'ont plus qu'elle! Oui, mes filles, je vous conterai ma première communion; elle se rattache aux circonstances les plus mémorables de ma vie, et un jour, vous la raconterez vous-mêmes aux enfants qui seront assis sur vos genoux :

Lorsque je remonte vers le passé, le souvenir le plus lointain qui vienne à m'apparaître, c'est celui d'un grand jardin, dont les charmillles se dressaient vertes et hautes, et qui m'offrait un labyrinthe de petites allées tournantes où je jouais des journées entières sans m'apercevoir de la fuite des heures. Une jeune dame jouait avec moi et me caressait beaucoup; un homme de grande taille me prenait souvent sur ses genoux et me faisait rire aux éclats en me soulevant dans ses bras pour me faire toucher les ornements du plafond ou les plus hautes branches des lilas du parc. Je dormais dans une belle chambre tendue de lampas bleu, où se trouvait un tableau de la Nativité de Notre-Seigneur... Après tant d'années, je vois encore le vieux père qui présentait un agneau au petit Jésus, et je me souviens que cet agneau tout blanc me faisait grande envie. Mille détails de cette époque sont présents à ma mémoire, et puis il se fait tout à coup un grand vide dans mes souvenirs... Je ne retrouve plus ni le parc, ni le vieux château, ni la chambre bleue, mais je revois toujours le doux visage de ma mère penché sur moi; elle n'était plus vêtue comme autrefois, elle voyageait à cheval en me tenant entre ses bras, et autour de nous il y avait beaucoup d'hommes armés de fusils, de sabres et de faux... Mon père s'était changé aussi; il ne portait plus ses habits de soie et de velours, et je le vois, comme dans un rêve, vêtu d'un habit gris, ayant autour de la taille un mouchoir rouge dans lequel étaient passés des pistolets. Un chapelet pendait à son cou, et il m'en faisait souvent baiser la croix. Mais, je le répète, mes enfants, les souvenirs de cette époque sont confus; il me semble seulement que ma mère souffrait et qu'elle avait peur, et des images de guerre et de terreur sont confuses dans ma mémoire. Un seul événement, le souvenir d'une seule nuit est resté distinct au fond de ma pensée, soit qu'on m'en ait parlé souvent, soit que la tragique horreur de ces scènes les ait gravées à ja nais dans mon âme. C'était sur une grande route qui menait (je l'ai appris depuis) du Mans à Laval; une foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants, se pressait éperdue sur cette étroite chaussée et dans les champs qui la bordaient; de toutes parts, on entendait des cris, des gémissements, on ne pouvait faire un pas sans se heurter à un mort ou à un blessé, et quelquefois le tumulte désolé qui régnait autour de nous était dominé par

des coups de canon qui jetaient la terreur parmi les enfants et les femmes. J'ai entendu siffler les boulets à un pied au-dessus de ma tête, et je les ai vus porter la mort autour de moi. Comme de coutume, ma mère me tenait dans ses bras; elle était montée sur un mauvais cheval qu'un ancien domestique de mon père conduisait par la bride, en nageant, pour ainsi dire, au milieu de cette foule qui errait à nos côtés... Mais mon père, lui, n'était plus là... et je sentais, par intervalles, tomber sur mon visage les larmes brûlantes de ma mère, et je l'entendis répondre à un officier qui, en passant, s'arrêta pour lui demander des nouvelles de M. de Beaucamps : « Dieu me l'a pris... une balle l'a frappé hier à nos côtés ! — Il est bien heureux ! s'écria l'officier d'une voix sombre, je voudrais être mort aussi... la déroute de l'armée est complète et sans remède... et les bleus vont nous atteindre... Je vais à l'arrière-garde pour tâcher de mourir avec honneur. » Ma mère soupira et me serra sur sa poitrine; nous continuâmes notre chemin sous les flots d'une pluie incessante qui rendait la route presque impraticable... Bientôt la triste monture de ma mère lui refusa son service... elle dut continuer à marcher à pied; notre vieux domestique fut frappé d'une balle à nos côtés, et ma mère fut forcée de l'abandonner, car la rapidité de la fuite était la seule chance de salut qui nous restait... Nuit terrible ! qui m'a laissé un long sentiment d'effroi ! Vers le matin, ma mère tomba mourante au bord de la route sur la crête d'un fossé; je contemplai avec épouvante ses traits profondément altérés; je cherchai ses regards, je pressai ses mains qui se glaçaient dans les miennes... elle voulut faire des efforts désespérés, se remettre debout, mais elle retomba anéantie sur le talus de gazon... Les bleus approchaient cependant, et leur arrivée était signalée par des cris de douleur et de mort. Ma mère se souleva : ces cris, les coups de fusil mêlés au bruit des tambours et aux sons aigus des clairons qui jouaient *la Marseillaise*, la réveillaient de la torpeur qui engourdissait ses sens; elle se dressa sur son séant, me rapprocha d'elle avec une indicible terreur... En ce moment un bleu, dont le visage sinistre m'est apparu plus d'une fois dans mes rêves, s'approcha de nous le sabre levé, mais un officier l'arrêta vigoureusement en s'écriant : « Ne tue pas cette pauvre brigande, tu vois bien qu'elle va mourir ! »

Ces paroles, si dures qu'elles fussent, réveillèrent cependant une espérance dans le cœur de ma malheureuse mère : elle crut voir un protecteur pour son enfant dans l'homme qui lui permettait de mourir en paix; elle me poussa vers lui, et lui présenta un portefeuille en disant : « Protégez mon enfant, sauvez-lui la vie, n'abandonnez pas à la fureur de vos soldats une malheureuse orpheline... »

L'officier se baissa vers moi, il fut attendri : « Je vous le promets, dit-il en prenant la main de ma mère, je la sauverai. — Que Dieu soit avec vous ! murmura-t-elle, qu'il vous rende le bien que vous aurez fait à ma Rosalie... » Elle retomba. L'officier se baissa vers elle ; je voulus passer mes bras autour de son cou et baiser ce visage chéri, mais il m'enleva brusquement, me saisit entre ses bras, en disant : « Pauvre enfant ! tu n'as plus que moi... » et il m'emporta. Je poussai des cris, j'appelai ma mère, ma mère, qui ne devait plus me répondre, ma mère, dont le dernier souffle, le dernier soupir avait été pour moi ! L'officier s'efforça de me calmer ; il me mit sur son cheval, me couvrit de son manteau, me soigna de son mieux, et me donna tout le bien-être qu'il pouvait me procurer, bravant les reproches et les railleries de ses camarades, bravant la mort peut-être, car sa pitié pour une malheureuse fille de la Vendée pouvait le conduire à l'échafaud. Pendant quinze jours, je vécus de son pain, je dormis sous son manteau, je voyageai sur son cheval ; il me consola, m'encouragea comme aurait pu le faire un père ou un frère, et je m'étais attachée à lui comme à l'unique figure bienveillante qui me sourit au milieu de cette multitude farouche dont nous étions environnés ; mais, au bout de ce temps, le régiment de mon protecteur fut appelé à la frontière, il ne pouvait m'emmener. Nous passions alors par le village de Chauzeaux, en Anjou ; pendant la première insurrection vendéenne, l'officier, blessé, séparé de son drapeau, avait trouvé là, chez une pauvre veuve, l'hospitalité la plus généreuse ; il chercha cette femme, dévouée, il pensa qu'elle pourrait me tenir lieu de mère, et son attente ne fut pas trompée. Il trouva la pauvre Catherine dans sa métairie dévastée et dont une partie avait été dévorée par les flammes ; elle vivait là, seule avec ses deux filles, car ses gars avaient péri au passage de la Loire. L'officier me remit entre ses bras, et elle accepta avec une joie évangélique ce triste dépôt ; il lui remit aussi le portefeuille de ma mère, et il y joignit le peu d'argent dont il pouvait disposer, puis il partit ; restée debout au seuil de la chaumière, je pleurai en voyant s'éloigner mon dernier ami. Mais la Providence m'avait donné une nouvelle famille : la pauvre veuve me traita comme une de ses filles, ses enfants furent pour moi des sœurs, et je vécus là dans la pauvreté, le travail et l'amour. Enfant de la maison, je travaillais comme Jeanne et Madeleine ; j'allais avec elles dans les prairies et au flanc des collines garder les moutons ; comme elles, j'attachais la laine aux buissons d'églantier, et je filais ma quenouille tout en marchant et en gardant le troupeau ; comme elles, j'épiaï l'arrivée des bleus qui menaçaient sans cesse ce pauvre village. Je connaissais les caches des prêtres et celles des gars revenus de l'armée, et qui, à

force de ruses et de prudence, disputaient leurs têtes à l'échafaud. Je passais la journée aux champs avec mes sœurs, et le soir, nous nous asseyions ensemble au foyer, à côté de notre mère ; nous causions avec elle, et avant de nous coucher dans le grand lit clos, nous priions devant un vieux crucifix, consolation et richesse de cette pauvre demeure. Catherine me faisait dire le *De Profundis* pour mes parents, et j'y ajoutais un *Ave Maria* pour mon sauveur. Quelquefois, l'ancien curé de la paroisse, qui était caché dans une métairie isolée, venait nous voir, et il nous instruisait de la doctrine chrétienne. Je savais lire ; il me chargea d'enseigner le catéchisme à mes sœurs. Cette chère étude nous fit oublier souvent nos moutons et nos quenouilles, et au bout de deux ans, grâce aux leçons de notre pasteur, aux lectures que nous faisions en commun et aux pieux commentaires de Catherine, nous nous trouvâmes préparées à la première communion. D'autres enfants de la paroisse avaient, comme nous, l'âge et les dispositions nécessaires pour approcher de la sainte table, et l'abbé Soyer résolut de célébrer cette grande cérémonie, et de nous unir intimement à ce Dieu que nos persécuteurs voulaient nous ravir. Les grandes personnes avaient célébré la fête pascalle ; le carrefour d'un bois avait servi d'église ; on choisit pour nous une jolie prairie éloignée de tout chemin, située au fond d'une gorge ignorée et encadrée de toutes parts par des landes de genêts et par des haies impénétrables d'aubépine et de cerisiers sauvages. Au milieu s'élevaient deux chênes robustes, et ce fut sous leur dôme de verdure qu'on dressa le modeste autel. Une planche couverte d'une nappe fut appuyée entre leurs troncs, et décorée par nos soins de guirlandes de lierre, d'églantine, de bluets. Un agneau couché sur sa croix fut tracé dans la mousse avec des fleurs blanches et servit de devant d'autel. Des chandeliers, un crucifix complétaient cette humble décoration.

C'était par une belle nuit de printemps ; la lune glissait au travers des arbres et projetait leur ombre sur le gazon ; les rossignols chantaient leurs harmonieux cantiques autour des habitations, et nous marchions, paisibles et recueillies, vers le lieu du saint rendez-vous. Quand, aux premières lueurs du crépuscule, nous arrivâmes dans la prairie, de tous les sentiers descendaient de longues files de pieux fidèles, et à la clarté de la lune, on distinguait les mantes noires des femmes, les coiffes blanches des jeunes filles, et les armes polies des hommes, tous anciens soldats de Lescure et de Cathelineau. Peu à peu, la prairie entière fut remplie de femmes et d'enfants ; des détachements armés, une double ligne de sentinelles avancées occupèrent les issues de la vallée et couronnèrent toutes les hauteurs.

Un profond silence succéda à l'agitation de la foule. M. Soyer revêtit les ornements sacerdotaux, et il monta les degrés de gazon qui conduisaient à l'autel. L'approche du jour faisait pâlir les étoiles; le ciel se tendait des plus riches couleurs et illuminait la croix et le calice, le calice où Dieu allait descendre pour se donner à nous! Prosternée entre mes sœurs, je n'étais plus de ce monde, je pleurais des larmes délicieuses, et tous pleuraient comme moi. La présence de Dieu était sensible au milieu de nous. Les hommes, à genoux sur les hauteurs, tenant d'une main leur fusil, de l'autre leur chapelet, s'attendaient aussi en nous regardant, et des larmes coulaient sur ces figures basanées endurcies depuis longtemps aux spectacles de la guerre. Et quand le prêtre eut, par les paroles puissantes, fait descendre sur l'autel l'auguste et obéissante Victime; quand, au milieu des splendeurs du soleil levant, il l'eut déposée sur nos lèvres; quand nous possédâmes dans notre cœur notre Dieu et notre Père; quand le *Te Deum* éclata, par un élan spontané, comme si toutes les âmes eussent voulu chanter au Seigneur leur reconnaissance et leur amour, alors l'ineffable joie du ciel vint en nous... Quel moment! et qui pourrait oublier ces heures d'une trop rapide félicité? Tout se pressait à la fois dans ma mémoire; je montrais à Dieu les besoins de tout ce que j'aimais : mon père, ma mère, mes protecteurs et mon pays dont on me parlait si souvent, et je priais surtout le Maître de mon cœur de ne pas permettre que jamais je vinsse à l'oublier... (1).

Telle fut, mes enfants, ma première communion.

— Mais, bonne maman, comment avez-vous fait pour n'être plus bergère? demanda Claire.

— Mon père avait un frère qui, n'ayant pris nulle part aux débats politiques, était resté assez tranquille au fond de son manoir de Saintonge. Dès que la paix fut un peu rétablie en Vendée, mon oncle s'informa de nous; il apprit que mon pauvre père avait péri à la déroute du Mans, qu'on avait vu fuir ma mère me portant entre ses

bras; il chercha longtemps, et parvint enfin à savoir, par un témoin oculaire échappé à ce grand désastre, que ma mère mourante avait remis sa fille aux mains d'un officier républicain. A Laval, à Saumur, il suivit nos traces, et il apprit, chose alors connue dans le pays, qu'une femme de Chauzeaux élevait l'enfant d'un brigand qu'un bleu lui avait confiée. Mon bon oncle vint à Chauzeaux; les papiers du portefeuille attestaient ma naissance, et l'officier y avait joint d'ailleurs une relation, signée par lui, de la mort de ma pauvre mère. Mon oncle, comblé de joie, m'emmena avec lui, et il fut un second père pour moi...

— Et Catherine ?

— Elle vint avec nous, et elle mourut, bien vieille, entre mes bras.

— Et Jeanne? et Madeleine?

— Tu les connais toutes deux : Jeanne est fermière de notre terre en Brie, et Madeleine... est tout bonnement madame Thibault, ma femme de charge.

— Ah! dit l'enfant à peu près satisfaite. Et l'officier? »

Madame Lambert leva les yeux vers un beau portrait suspendu en face d'elle.

« L'officier? répondit-elle. Eh bien! mon oncle lui écrivit pour le remercier, et il vint nous voir, car son régiment se trouvait à Bordeaux. Il revint encore à son retour de la campagne d'Égypte... Mais alors, mes filles, votre grand-mère avait dix-sept ans, et l'officier, qui était bien né, et aussi bon que brave, l'officier est devenu votre grand-père. »

Les jeunes filles regardèrent le portrait vénéré qui évoquait tant de souvenirs.

« Que concluez-vous de cette histoire, mon Alix? demanda madame Lambert.

— Que Dieu a de grands droits à notre fidélité, à nous qui vivons dans la paix, puisque, bonne maman, vous, pour le servir, vous n'avez pas craint d'affronter la mort!

— Oui, mon enfant, il a des droits à la fidélité, au courage, et par-dessus tout à l'amour; c'est cet amour qui ennoblit et éclaire votre jeunesse, et qui console encore mon âge avancé. Soyez-lui fidèles, mes enfants, et il ne vous manquera pas. »

ÉVELINE RIBBECOURT.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Marie de Médicis, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, devint la seconde femme de Henri IV. La mort violente de ce prince lui causa si peu de douleur que sa renommée en souffrit quelque ombrage; faible, ambitieuse, passionnée, les droits de régence que le parlement lui avait accordés, contre l'antique usage de la

tion française, ne lui servirent qu'à semer le trouble dans l'État. Les princes et les grands seigneurs déchiraient le royaume par leurs factions; Marie était entièrement livrée au maréchal d'Ancre et à Éléonore Galigai, son épouse, et elle irritait les rebelles par sa conduite imprudente. La mort du maréchal, assassiné par les courtisans du jeune

(1) Les détails sur la première communion de Chauzeaux sont historiques. Voir : *Histoire d'une Commune vendéenne*, par M. le comte Th. de Quatrebarbes.

Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois; mais le cardinal de Richelieu parvint à la réconcilier avec son fils, et elle revit quelques jours de puissance et d'autorité. Mais ses intrigues renaissantes fatiguèrent Richelieu, et le faible Louis XIII, qui n'avait pas su s'opposer aux empiétements de sa mère, ne sut pas, non plus, mettre une digue à la colère et à la vengeance de son ministre. La malheureuse reine, abandonnée par son fils, dut quitter la France; elle se réfugia à Bruxelles, et de là à Cologne, où, seule, privée de soutien, sans argent, sans ressources, elle mourut dans l'indigence, le 3 juillet 1642, à l'âge de

soixante-huit ans; triste victime de la faiblesse de son intelligence et de la véhémence de ses passions; triste exemple de l'instabilité des choses humaines et du peu de solidité des grandeurs. Elle mourut sans être assistée ni par son propre fils, ni par le roi d'Espagne, ni par le roi d'Angleterre, Charles I<sup>er</sup>, ses gendres.

Cette reine avait puisé dans sa famille et dans sa première patrie, le goût éclairé des arts; on lui doit le beau palais du Luxembourg, et les tableaux de Rubens qui sont aujourd'hui au Louvre.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Moyen de préserver les métaux de la rouille.*

— Pour les instruments de fer ou d'acier que l'on expédie au loin, on les saupoudre de chaux vive, ou on les trempe dans de l'eau de chaux.

Pour les ustensiles de fer-blanc dont on ne se sert pas journellement, on emploie les mêmes moyens.

Les tuyaux de poêle, en tôle, lavés ou trempés dans de l'eau de chaux, se conservent indéfiniment.

*Méthode anglaise de conserver le beurre.* — Prenez deux parties de sel de cuisine, une partie de sucre et une partie de salpêtre. Mêlez le tout ensemble et pilez-le.

Pesez 32 grammes de ce mélange, 384 grammes de beurre, et pétrissez le tout ensemble; mettez ensuite ce beurre dans des pots de grès que vous boucherez hermétiquement, et attendez trois semaines avant de vous en servir.

Ce beurre est ferme, moelleux, et peut se conserver plus d'une année.

*Encre à marquer le linge.* — Prenez deux bouteilles. Dans l'une versez 250 grammes d'eau de pluie, ajoutez 15 grammes de carbonate de soude, 15 grammes de gomme arabique, et laissez-les dissoudre.

Dans l'autre bouteille versez 30 grammes d'eau de pluie, ajoutez 8 grammes de nitrate d'argent ou pierre infernale, 8 grammes de gomme arabique, et laissez-les dissoudre.

Lorsque vous voulez vous servir de cette encre, vous versez dans une soucoupe un peu du liquide contenu dans la première bouteille; vous y trempez la partie du linge que vous voulez marquer et vous la laissez sécher; puis, lorsque le linge est sec, vous versez dans une autre soucoupe un peu du liquide contenu dans la seconde bouteille, vous y plongez une plume, et vous écrivez sur le linge.

Cette encre est ineffaçable.

*Omelette aux fraises.* — Mettez les fraises dans un saladier avec une grande quantité de sucre en poudre; laissez-les pendant deux heures; faites une omelette ordinaire; lorsqu'elle est faite, glis-

sez-y les fraises, repliez-la en chausson et servez.

*Bavaroise à la vanille.* — Cassez dans une casserole huit jaunes d'œufs, ajoutez-y 125 grammes de sucre en poudre; mouillez avec quatre verres de lait que vous aurez préalablement fait bouillir avec un bâton de vanille. Faites prendre cette préparation sur un feu modéré, sans la laisser bouillir; versez-la dans une grande jatte; ajoutez 31 grammes de colle de poisson; tournez avec une cuiller de bois, et lorsqu'elle commence à prendre, ajoutez-y une assiette de crème naturelle fouettée. Servez. — Pour une bavaroise aux fraises, supprimez la vanille, et mêlez au lait lorsqu'il est bouilli des fraises passées au tamis et bien sucrées.

*Pudding au riz.* — Deux litres de lait, 250 grammes de riz, huit œufs, le blanc battu en neige, 162 grammes de sucre. Faites bouillir le lait avec le riz et du zeste de citron; lorsque le riz est cuit et épaissi, mêlez-y les œufs, blanc et jaune, un demi-verre de rhum, mettez dans une forme, et laissez au four pendant une heure.

*Pumpudding anglais.* — 1/2 kilogramme de graisse de bœuf hachée très-fine, 1/2 kilogramme de raisins de Corinthe, 1/2 kilogramme de raisins secs égrainés, 1/2 kilogramme de mie de pain blanc; les blancs de six œufs, les jaunes de douze; un verre à vin de rhum; épices en tout genre, telles que noix muscade, écorce de citron, écorce d'orange, cédrat; du sucre râpé 250 grammes; mêlez bien ces ingrédients; ayez de l'eau bouillante dans une marmite qui n'ait pas d'odeur; placez le pudding dans un linge d'un tissu très-serré, que vous aurez passé à l'eau pour en enlever l'odeur de lessive, nouez-le fortement, et laissez bouillir pendant six heures. Servez chaud ou froid à volonté.

*Gâteau de mousseline.* — 62 grammes de fécule de pommes de terre, six œufs, blancs et jaunes; 62 grammes de sucre en poudre.

Battez fortement en neige les blancs d'œufs, mêlez-y la moitié de la fécule et la moitié du sucre.

Mêlez le reste de la fécule et le reste du sucre

avec les jaunes, mêlez bien; réunissez le tout, battez ensemble les deux préparations; versez-les dans un moule bien beurré; mettez dans le four de campagne pendant une demi-heure à trois quarts d'heure.

Plus la pâte sera battue et mêlée, plus le gâteau sera léger, c'est là son principal mérite.

**Cornichons.** — Prenez cent cornichons fraîchement cueillis, frottez-les l'un après l'autre avec un gros torchon; mettez ensuite dans un autre torchon une livre de sel égrugé, frottez-les bien dans ce sel; qu'ils en soient saupoudrés de tous les côtés. Mettez ce sel et les cornichons dans un chaudron; versez dessus du vinaigre blanc de

première qualité, assez pour qu'il surnage un peu. Posez sur le feu, remuez avec une écumoire de cuivre rouge non étamé, jusqu'à ce que le vinaigre soit prêt à bouillir. Ayez un pot de grès, mettez-y une poignée d'estragon épluché, deux feuilles de laurier, trois gousses d'ail, dix gousses de piment encore vert. Versez dessus le vinaigre et les cornichons, ne couvrez pas. Le lendemain, décantez le vinaigre, remettez-en d'autre de même qualité, après l'avoir fait bouillir; et quand il sera bien froid, bouchez le pot avec du parchemin mouillé.

Les cornichons préparés de cette manière se conservent plus d'un an verts et sans rides.

## CORRESPONDANCE.

« Tu riais, ma chère amie, quand au mois d'avril j'osais encore, en dépit de vingt-deux degrés, te prédire le retour de l'hiver. Me prenant pour quelque *carpe radoteuse*, tu secouais avec impatience tes lourds vêtements, tu enfermais tes fourrures, tu ne voulais plus que barège et jaconas; tu ne rêvais plus que parties de campagne, et déjà tu étais prête à t'envoler vers ce joli hameau, où tous les ans tu vas t'enivrer d'air et de ciel bleu. Mais qu'as-tu dit quand ce beau ciel s'est obscurci, quand la bise amère a succédé aux doux zéphyr, et qu'après avoir joui de tous les charmes du printemps, tu as dû te recoquiller au coin du feu et grelotter sous la ouate et le velours? Ah! je crois bien que tu ne riais plus alors; comme les pauvres lilas, tu penchais la tête et tu gémissais d'avoir eu trop tôt confiance dans ce soleil trompeur. Console-toi, toutefois; les plus prévoyantes n'en ont pas moins souffert. Ici on ne rencontrait que des gens *agacés* et maudissant la perfide lune rousse, qu'ils continuent, envers et contre les savants, à rendre responsable des révolutions de l'atmosphère: l'homme a si grand besoin de s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose de tous les maux qu'il souffre! Mais, comme bientôt on s'aperçut que plaintes et menaces ne parvenaient point à fléchir l'astre rebelle, on prit courageusement son parti, et la société parisienne se dit avec sa bonne humeur habituelle que, puisqu'il fallait subir les ennuis d'un second hiver, c'était bien le moins qu'on en eût les plaisirs. Voilà donc les bals, les concerts qui recommencent avec un nouvel élan; tous les salons, que l'on croyait fermés pour cette année, s'empressent de se rouvrir; chacun tient à l'honneur de donner une soirée qui laisse des souvenirs plus agréables encore que toutes les autres; et les maîtresses de maison rivalisent de zèle et de bon goût pour l'ordonnance et le choix des plaisirs. Tu sais sans doute que depuis quelque temps la comédie de salon redevient à la mode; mais elle n'avait pas encore reparu avec autant de succès que dans les premiers jours du mois dernier. Enfin, on commence à se lasser de ne faire que danser. Profondément blessées du pauvre rôle qu'elles jouent dans nos fêtes depuis le temps où les polkas, les valse, les succédant sans interruption, leur ont enlevé jusqu'à la possibilité de se faire jour au moins dans un modeste quadrille, les intelligences ont juré de se venger de ces exercices chorégraphiques qui les condamnent à un repos si humiliant. La guerre est

ouverte, et je suis heureuse de constater, pour l'honneur de l'humanité, que la victoire paraît pencher du côté de l'esprit. N'est-il pas bien temps, en effet, ma chère, qu'il se réveille de ce long assoupissement, et que nos salons offrent enfin autre chose qu'une gymnastique plus ou moins gracieuse, et plus ou moins salutaire? Ne crois pas cependant qu'on veuille exclure complètement la danse; une pareille prétention soulèverait toute la jeunesse, et n'aboutirait certainement qu'à la faire tourbillonner avec plus d'ardeur que jamais. Le monde sensé se contente de demander qu'on fasse à la danse une part moins large, et qu'on en laisse une petite aux plaisirs intellectuels, aux arts, à la causerie. De nos jours on ne sait plus ce que c'est que causer dans un salon; les dames, assises tristement sur leurs bancs, en sont réduites à parler toilette avec leurs voisines; les hommes, retirés à l'écart, s'entretiennent ensemble de politique et de finances; il faut que l'orchestre retentisse pour qu'ils s'approchent de leurs danseuses. Sans doute une conversation agréable va s'engager entre eux, regardons-les: à peine s'ils échantent quelques mots; et que se diraient-ils? ils ne se connaissent point, c'est peut-être la première fois qu'ils se rencontrent... Commençons donc nos soirées par un joli proverbe emprunté à un bon auteur; une charade composée par nous, si nous sommes en famille; quelques belles pièces de vers tirées de nos classiques, si notre modestie ou toute autre raison nous empêche de nous mettre en avant, et bientôt nous verrons les groupes se rapprocher, les réflexions circuler, la causerie s'établir, causerie qui servira à notre instruction sans nuire à nos plaisirs; tout au contraire, quand viendra le tour de la danse, on n'en sera que plus animé et de meilleure humeur; car, après avoir écouté, joué, admiré ou critiqué ensemble, on n'est plus complètement étranger l'un à l'autre. Je te parle ici, ma chère amie, avec connaissance de cause. Madame de S... nous a donné dernièrement une charmante réunion de ce genre, dont je garde le plus agréable souvenir. Mais tu ne t'imaginerai jamais qui en a fait les frais? Une petite fille de dix ans qui nous a tous étonnés, émerveillés, émus jusqu'aux larmes... Au premier coup d'œil on devinait qu'elle était artiste, car ses grands yeux noirs pleins de flamme dévoilaient son précoce génie; comment ce génie se révélait-il dans une si jeune enfant qui, pendant que nous la regardions avec curiosité, s'amusait naïve-

ment avec des images ? C'est ce que tu aurais été aussi bien embarrassée de dire... Enfin, la petite fille vint à notre aide. S'avançant au milieu du salon, et prenant une attitude simple et digne, elle commença une scène du *Misanthrope*. Dès les premiers vers elle se transforma complètement; sa voix devint sonore, son geste beau, son front inspiré, et le jeu de sa physionomie était en si parfaite harmonie avec les sentiments qu'elle exprimait, qu'on ne pouvait plus voir en elle une enfant, mais Célimène, telle qu'aurait pu la rendre une comédienne dans toute la vigueur de son talent. Elle dit avec autant de succès des scènes de Racine; et quand elle se tut, nous l'écoutions encore, tant elle nous avait captivés et impressionnés. Qui croirait que dans un âge si tendre on pût saisir toutes les pensées d'un auteur, et les rendre avec cette vérité et cette chaleur ? Eh bien, ma chère, Marie d'Albi n'avait pas encore six ans, que déjà elle récitait des vers avec un sentiment dramatique très-remarquable. Que diront donc ceux qui ne croient pas aux talents innés ? Pour moi, je pense que cette enfant est destinée à occuper un jour une brillante place sur nos théâtres, et que la prédiction de mademoiselle Rachel pourrait bien s'accomplir. Notre grande tragédienne ne s'est-elle pas écriée en voyant la petite Marie : « Enfin, je sais qui me succédera ! » Mais, hélas ! on peut très-bien se succéder sans se ressembler, témoin la nouvelle Florence, qui ne ressemble guère à la première.

— Que tu es donc méchante, Jeanne ! et cependant je viens de courir pour toi jusqu'au jardin des Plantes !

— Apparemment ce n'était pas moi que tu allais y chercher, à moins que, sans m'en douter, je n'aie eu le sort de Nabuchodonosor changé en...

— Eh, mon Dieu ! tu crois que j'irais si loin pour trouver un Nabuchodonosor ? Hélas ! ma chère, on n'en rencontre que trop sur son chemin ; il faut que depuis le temps des Hébreux Dieu ait bien multiplié ce châtement.

— C'est donc une vraie curiosité zoologique que tu es allée voir ?

— Appelle cela comme tu voudras, Jeanne, ce sont des Chinois-hommes et des Chinois-bœufs ; mais les bœufs sont beaucoup plus remarquables que les hommes ; ils ont le corps en partie recouvert d'une laine blanche comme celle de nos moutons, et ces grands animaux frisés sont d'un effet très-bizarre.

— Je les ai vus, ils m'ont paru tout petits, tes grands bœufs, et d'ailleurs, fussent-ils grands comme leurs voisins les éléphants, tu sais que je suis parfois d'une humeur à ne m'impressionner de rien, comme.... j'ai bien envie de faire ici parade de mon érudition et d'amener un peu par les cheveux les éléphants du roi d'Épire, et l'impassibilité de Fabricius.

— Fais-nous-en grâce, je t'en prie, et laisse-moi essayer si tu seras plus accessible à l'admiration en présence d'une merveille de la chimie moderne dont je viens d'être témoin en me rendant près de toi.

— Qu'as-tu donc vu de si merveilleux ?

— Un homme allumant une chandelle avec un poireau, une carotte, un trognon de chou, ou tout autre légume.

— Est-ce une plaisanterie ou une julienne que tu veux faire ? Dans tous les cas je t'avertis qu'il y manque du sel.

— Non, je parle sérieusement : mon homme retirait d'un étui, avec la pointe de son couteau, gros comme la tête d'une épingle d'une certaine matière blanchâtre

qu'il étendait indifféremment sur l'un des légumes qu'il avait devant lui, et dès qu'il approchait son poireau, sa carotte ou son trognon de chou d'une chandelle, elle s'enflammait instantanément.

— Je t'avoue, Florence, que ceci me paraît plus curieux que les bœufs du Céléste Empire.

— Et à moi donc ! j'en étais tout ébahi : mon frère, qui me donnait le bras, n'a pas manqué, en sa qualité de bachelier es sciences, tout frais émoulu, de me donner une explication du *phénomène*, car il appelle ainsi même les choses les plus ordinaires, tout en faisant état de ne s'étonner de rien. C'était, disait-il, une matière inflammable plus susceptible que celle des allumettes ordinaires et prenant feu au moindre frottement.

— Mais alors, ai-je répondu, cher docteur, elle n'est donc susceptible, cette matière, qu'à l'endroit des légumes en conjonction avec les bouts de chandelle, car elle n'a pas donné le plus petit signe d'irritabilité quand le couteau la froissait pour la retirer de l'étui et l'étendre sur le trognon de chou.

— Ton objection m'aurait embarrassée ; mais ton frère, comment s'en est-il tiré ?

— Lui, qui a toujours réponse à tout, il est resté coi, et était de si mauvaise humeur d'être pris au dépourvu d'explications, qu'à peine m'a-t-il dit adieu en me quittant à ta porte.

— Alors, ma chère, renonçons à en trouver nous-mêmes, et consolons-nous de notre impuissance de ce côté en cherchant un refuge dans la planche du mois de juin : là nous allons pouvoir donner des explications tout à notre aise.

— M'y voici ; je t'écoute.

1, Quart d'un mouchoir. Si tu te plains de quelque chose cette fois, Florence, ce sera d'un excès de simplicité ; en ce cas, au lieu de broder ce mouchoir au feston, brode-le au plumetis ; les croix indiquent les jours.

2, Col mousquetaire, plumetis, broderie guipure et feston feuille de rose ; le feston pourrait être substitué au plumetis, mais ce serait moins joli.

3, Garniture assortie au col, servant pour manches, pour robe d'enfants, etc., etc.

4, Col pour petite fille ; il s'ouvre derrière, et répond, je l'espère, à la demande de notre amie. Il doit être brodé à l'anglaise, mais un mélange de plumetis le rendrait plus élégant.

5, Moitié de la bande d'une manche bretonne ou duchesse. Ces manches se font également en un et deux rangs, elles se montent sur un entre-deux qui est assez large pour permettre d'y glisser facilement la main ; le dessin en est composé de broderie anglaise et de plumetis.

6, Entre-deux assorti à la bande.

7, Trophée d'armes.

— Enfin, Jeanne, le voilà cet écusson tant de fois demandé ; pourquoi s'est-il fait si longtemps attendre ?

— Pourquoi, dis-tu ? parce qu'à l'impossible nul n'est tenu, et que jusqu'à présent je n'avais pu trouver à le placer sur notre planche ; il n'y serait point encore aujourd'hui si, bon gré, mal gré, je n'avais tout fait reculer devant lui. Que notre amie me pardonne donc ce retard involontaire, et pour me prouver que toute rancune est oubliée, qu'elle s'applique à rendre ce joli dessin le mieux possible.

8, Boutonnière pour chemises d'homme ou pour guimpe de cols ; elle se fait au plumetis.

9, *Louis*, plumetis simple ou feston.

- 10, *F. F.* enlacées, plumetis simple ou feston.
- 11, *R. L.*, plumetis simple ou feston.
- 12, *Célinie*, plumetis ordinaire ou plumetis fendu.
- 13, *Adrienne*, tout plumetis ou avec mélange d'œillets.
- 14, *Zoé*, plumetis simple ou feston, ou feston feuille de rose.

15, *Hippolyte*, plumetis fin.  
 16, *Eudoxie*, plumetis, coton de deux couleurs.  
 17 à 40, Alphabet gothique. Ces lettres peuvent se broder simplement au plumetis ou en entourant le plumetis d'un léger cordonnet. Cette seconde manière est préférable, mais le dessin est à deux fins.

La petite édition finit au n° 27.

41. Bonnet de la même forme que celui que j'ai envoyé au mois d'avril. — Permetts-moi de te dire, Jeanne, que voici une idée peu heureuse; n'eût-il pas mieux valu donner un modèle différent? — Je l'eusse préféré aussi, ma chère, mais avant tout je dois obéir au désir de notre amie. Ce dessin se brode à l'anglaise. Le mois prochain nous donnerons la garniture; mais quant à la manière de monter le bonnet, nous n'en parlerons plus, car l'article *correspondance* du mois d'avril donne à ce sujet tous les renseignements désirables.

42, Petite garniture pouvant servir pour objets de layettes et de trousseaux; plumetis, roues, broderie anglaise, feston feuille de rose.

43, Garniture pour volants de jupes, bas de jupons et de pantalons, plumetis; les pois doivent être très-bourrés, et le tout se fait avec du coton un peu gros.

44, Écusson avec les lettres *B. C.*, plumetis ou bien triple cordonnet.

45, Rond pour dessus de pelote duchesse. On entoure ce rond d'une dentelle guipure ou d'une garniture brodée, avec une doublure couleur claire et des nœuds jetés çà et là; cela fait un ensemble des plus gracieux et des plus coquets.

46, Écusson avec épis de blé, feuilles de chêne et glands; le tout au plumetis.

47, Semé pour bouillon; il se brode au plumetis sur mousseline très-claire.

— A la bonne heure, Jeanne, voici un bouillon qui ne se fait pas attendre; aussitôt demandé, aussitôt servi: on peut dire que le pot-au-feu est plus soumis à tes ordres que le blason. — Comment, Florence! est-ce que tu t'imaginerai de donner dans le calembour, et dans le mauvais calembour encore? c'est un joli genre pour une jeune fille; je t'en fais mon compliment. — Et toi, as-tu oublié ton sel de tout à l'heure? — Il m'est resté au gosier: mais je vois qu'il est bien difficile de te plaire aujourd'hui; décidément je renonce à faire de l'esprit. — Et tu as raison, c'est le meilleur moyen d'en avoir, car la recherche tue l'esprit, a dit une femme d'esprit.

48, Entre-deux allant avec le semé.

49, Garniture pour volants de robe, canezous, mantelets, etc. Ce dessin, qui est d'un charmant effet, doit être exécuté au plumetis, avec mélange de jours; les œillets ainsi que la baguette pourraient à la rigueur se faire au feston.

50, 51, 52, Patron de chapeau.

— Est-ce une nouveauté que tu nous apportes? Je suis si fatiguée de ces horribles petits chapeaux qui ne coiffent plus que le cou, qu'il me semble impossible qu'ils puissent vivre toute une saison, à moins que les femmes n'aient pris à cœur de s'enlaidir par esprit de punition.

— Et tu n'es pas encore arrivée à ce degré d'aonégation, n'est-ce pas, Florence? Mais je te conseille de faire de nécessité vertu, car la mode ne paraît pas disposée aux agrandissements; la seule concession qu'elle veuille bien te faire, c'est de te rendre le chapeau tendu avec le fond carré. En voici le modèle, les lettres alphabétiques t'indiquent la manière dont tu dois réunir chaque partie.

— Mais depuis quand, ma chère, un fond rond s'appelle-t-il carré?

— Depuis que la mode en a décidé ainsi; elle n'est pas tenue aux connaissances géométriques. Ce chapeau, que j'ai vu chez une de nos premières modistes, était en crêpe moucheté blanc sur blanc; sur la passe étaient trois traverses de velours noir retenues de chaque côté par un bouquet de groseilles en feuillage de crêpe; une même guirlande qui courait derrière le long de la passe rattachait ces deux bouquets; la guirlande était elle-même retenue par des petits nœuds de velours noir; tu t'imagines aisément si tout cela devait être joli.

53 et 54, Patrons pour pivoine. Oui, Florence, encore une fleur; tu me trouves peut-être trop prodigue, mais je ne le suis pas encore autant que la nature, et n'est-ce pas au moment où elle nous offre les meilleurs modèles que nous devons chercher à les reproduire? Prends donc ces deux feuilles de papier rouge, à moins que tu ne préfères le rose, plie-les en forme de papillotes, et découpe sur ces feuilles le patron n° 53, qui ne te donne, comme tu le vois, que le quart du pétale; ton papier, replié sur lui-même, doit te donner huit pétales entiers: avant de les déplier, fends-les jusqu'à l'entaille indiquée sur le patron. Bien. Maintenant prends-les, deux par deux, et chiffonne-les ainsi que je te l'ai indiqué pour les autres fleurs, puis sépare-les et enfle-les par le milieu dans cette tige à laquelle est adapté le cœur de la pivoine; aie soin que le premier pétale monte jusqu'au milieu du cœur, le second un peu plus bas, le troisième tout à fait à l'extrémité, les derniers, pour ainsi dire l'un sur l'autre; ne mets qu'une couche de gomme très-légère entre chaque pétale. Pendant que ceci va sécher, découpons les seconds pétales du n° 54; ceux-ci sont également au nombre de huit, mais ils se coupent tels qu'ils sont sur la planche, c'est-à-dire simples; chacun de ces pétales se chiffonne ou par deux ou séparément; pour cela tu n'as qu'à les plisser perpendiculairement, ensuite prends chaque pétale, appuie-s-en le bord sur une pelote, gaufre-le à l'aide d'une petite boule faite exprès pour cet usage, et si notre amie n'en avait pas, Jeanne, elle devrait en acheter une, car ce petit instrument est indispensable à toutes les personnes qui s'occupent de la confection des fleurs. Chez M. Lefort, j'ai vu de ces boules dans toutes les grosseurs; suivant la fleur que l'on veut faire, on se sert des unes ou des autres. Revenons à notre pivoine. Maintenant que les petits pétales sont disposés, place-les au-dessous des autres, et mets-en d'abord en forme de croix, et puis place les quatre derniers dans l'intervalle laissé par les premiers. Pour terminer, coupe avec du papier vert deux patrons pareils à celui du n° 56, et deux comme celui des n° 56 et 57: c'est ce qu'on appelle les *gousses*; il faut dans le milieu faire un pli sans froisser la gousse, et avec un peu de gomme les coller tout autour en contrariant la forme; il te reste à recouvrir la tige avec une petite bande de papier vert, et à admirer ton œuvre; mais ce n'est pas tout, voyons vite le bouton; coupe

d'abord 16 pétales sur le n° 55, mets-les de deux en deux, plie-les une fois dans la longueur, et découpe en feston le côté du haut, gaufre-les ensuite comme tu l'as déjà fait pour les autres pétales; avec une boule plus petite que celle dont tu t'es déjà servie, fais l'opération que nous avons faite pour les autres pétales; seulement, afin de ne pas mettre trop d'uniformité, laisse quelques festons sans les *bouler*, ceci est le terme technique; après quoi, tu places chacun de ces pétales par petit paquet tout autour du cœur du bouton, qui est beaucoup plus petit que celui dont on se sert pour monter la fleur; seulement, en plaçant le dernier rang, aie soin de mettre le côté *gaufre* en dehors, et non en dedans; tu termines enfin ce bouton par quatre gousses qui seront en tout point semblables à celles dont tu t'es déjà servie pour la pivoine.

— Me voilà toute fière, ma chère Jeanne, d'avoir en main fleur et bouton, et je les trouve si naturels et si vite exécutés, que je n'en resterais pas là, si tu me promets de m'aider à monter mon bouquet.

— Bien volontiers; mais la vue de notre croquis et ton bon goût te suffiraient, j'en suis sûre; je te conseillerais, seulement, de ne pas varier les couleurs de ta pivoine plus que ne l'a fait la création, contente-toi du rouge, du rose clair, ou bien encore du blanc avec cœur rose. Quant au choix des papiers, tu trouveras dans la maison Lefort une collection complète de papiers ombrés, d'une invention tellement heureuse, que les fleurs prennent sans qu'on s'en doute un nuancé et un velouté que l'on aurait bien de la peine à rendre soi-même.

55 est donc le patron des pétales qui servent à faire le bouton.

56 et 57, Patrons des gousses qui se placent, nous l'avons dit, en dessous des derniers pétales.

58, 59, 60 et 61, Modèles des feuilles qui doivent servir à monter ton petit arbuste; quant au croquis, il se présente lui-même et n'a pas besoin, je crois, de numéro.

62, Manche de robe formant crevés; cette forme, toute nouvelle, est charmante; elle se varie à l'infini, soit en faisant plusieurs crevés comme celui que te présente notre planche, soit en n'en formant qu'un, témoin la gravure d'aujourd'hui. Pour monter ce patron, que l'on coupe droit fil sur l'étoffe, tu n'as qu'à en rapprocher les pointes et le haut, qui sont ordinairement fixés par un nœud de ruban à bouts tombants; l'ouverture de cette manche doit être entourée ou de ruches ou de galons, suivant l'ornement de la robe; les bouillons que l'on aperçoit à travers les crevés sont quelquefois partie de la manche de dessous, mais le plus souvent ils sont cousus à la robe jusqu'au moment où, trop chiffonnés, il faut les enlever; bien entendu que ces bouillons sont en mousseline ou en tulle, suivant que la manche qui les accompagne se trouve composée de l'une ou de l'autre de ces étoffes.

63, Effet de la manche une fois terminée.

64, Dessin de tricot, appelé *tricot papillon*. — On en fait de grands et de petits rideaux, des couvre-pieds, des dessus de toilettes duchesse. Notre amie trouvera donc toujours quelque moyen de l'utiliser; et toi, Florence? — Moi, ma chère? mais tu ne connais donc pas mon ignorance au sujet des tricots? si tu veux m'apprendre celui-ci, il faut que tu commences par m'initier au langage des tricoteuses, car je n'y comprends absolument rien. — Qu'à cela ne tienne, je vais te donner

l'explication de tous les termes que nous employons dans l'explication de nos derniers tricots:

*Un rétréci à l'endroit ou diminution*. — Prendre deux mailles ensemble et les tricoter, comme une maille à l'endroit.

*Un rétréci à l'envers*. — Prendre deux mailles ensemble, comme on prend une maille pour la tricoter, et tricoter ces deux mailles à l'envers.

*Un rétréci de trois mailles*. — Prendre une maille sans la tricoter; faire un rétréci à l'endroit, croiser avec l'aiguille gauche la maille nulle sur le rétréci.

*Un jeté en augmentation*. — C'est passer le fil devant l'aiguille.

*Un jeté tourné à l'envers*. — Prendre le fil qui se trouve devant l'aiguille, comme dans toutes les mailles à l'envers; le tourner sur l'aiguille et le ramener devant.

*Un jeté tourné à l'endroit*. — Prendre le fil qui se trouve derrière l'aiguille droite, et entourer l'aiguille de manière à ce que le fil se trouve dans la même position.

*Une maille prise en dedans*. — C'est prendre la maille comme si l'on voulait faire une maille nulle, mais sans la laisser glisser, et la tricoter comme une maille à l'endroit. Les rétrécis à l'endroit se font parfois en dedans.

*Une maille nulle*. — C'est glisser une maille de l'aiguille gauche sur la droite sans la tricoter. Est-ce compris? — Hum! hum! je ne suis pas bien sûre de ne pas prendre un point pour l'autre; mais, essayons.

— Coton et aiguille en mains, commence par monter 15 mailles pour le fond, plus 4 pour la bordure.

1<sup>er</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 5 unies, 1 jeté, 5 unies, 1 rétréci.

2<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

3<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 4 unies, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 4 unies, 1 rétréci.

4<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

5<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 3 unies, 1 jeté, 3 unies, 1 jeté, 3 unies, 1 rétréci.

6<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

7<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 2 unies, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 1 double jeté, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 1 rétréci, 2 unies.

8<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

9<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 1 unie, 1 jeté, 3 unies, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 3 unies, 1 jeté, 1 unie, 1 rétréci.

10<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

11<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 1 double jeté, 1 jeté, 3 unies, 1 jeté, 1 double jeté, 1 jeté, 1 unie, 1 jeté, 1 rétréci.

12<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers.

13<sup>e</sup> TOUR. — 2 unies, 1 rétréci, 5 unies, 1 jeté, 1 rétréci, 4 unies, 1 rétréci.

14<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers. Revenir au 3<sup>me</sup> tour.

65, Devant d'une robe de petite fille de huit à neuf ans. En rejoignant les lettres alphabétiques, on reconstruit les différentes parties de ce patron. Le bord de la basque, découpé en festons, peut être garni soit par plusieurs rangs de franges Tom-Pouce, soit par des effilés plume, soit par des ruches d'étoffe ou de ruban; jamais, pour être à la mode, on ne peut mettre trop de ruches et trop de petits nœuds papillons.

J'ajouterai, Jeanne, que cette mode nous concerne aussi, car autrement nous voudrions toutes retourner en enfance, pour avoir le privilège de la porter.

En effet, ces robes enrubanées sont très-fraîches et très-gracieuses, et ce petit corsage peut en donner une idée; sur chaque pointe intérieure des festons on jette des nœuds, dont les bouts tombent dans l'intervalle laissé par ces mêmes festons; on en place ensuite sur les hanches et deux dans le bas du dos, à l'endroit qui dessine la taille; quant au devant, il est préférable de le laisser fermé, et d'y placer une rangée de boutons de fantaisie ou de passementerie, retenus par des boutonnières; et puis, sur chacun des devants, en guise de revers, on pose à plat un ruban à peu près de la largeur de deux doigts, ce que nos marchands appellent n° 5; sur ce ruban, qui doit se terminer dans le bas de la basque, on met encore des nœuds: il en faut quatre ou cinq, suivant la longueur des bouts; car, pour éviter la confusion, on ne doit point les mettre trop près les uns des autres. Continuer cet ornement sur la jupe serait peut-être une très-gracieuse idée; mais entre les deux rubans il faudrait aussi, comme au corsage, une rangée de boutons; pour ce genre de garniture on met également le ruban d'une couleur assortie à celle de la robe, ou bien d'une couleur tout à fait tranchante; je trouve que ce dernier genre est préférable pour enfants, surtout lorsque l'étoffe est unie.

« Voilà une petite fille qui sera bien élégante, Jeanne, prends garde qu'on ne t'accuse de développer outre mesure la coquetterie des enfants. — Tu sais bien qu'une jeune tante ne trouve jamais rien d'assez joli pour sa petite nièce; ainsi, je ne crains pas les reproches. »

66, Morceau du devant de la basque, que l'on doit rapporter, afin de donner plus de grâce à la taille.

67, Petit côté.

68, Dos; dans le bas, la lettre X indique qu'il faut faire un léger pli, de sorte que le dos, coupé dans son entier, forme dans le milieu de la basque comme un pli plat, et les deux nœuds dont je te parlais tout à l'heure ont l'air de le fixer. Ce patron est charmant; notre amie peut m'en croire et le faire sans crainte.

69, Manche de la robe; la forme de cette manche se rapproche un peu de celle que je t'envoie pour grandes personnes, avec cette différence que l'une est ouverte à l'intérieur et l'autre à l'extérieur; celle-ci doit être garnie conformément aux basques du corsage. Pour la fermer, on ajoute trois nœuds qui rapprochent chaque coquille des festons. Cette manche formant aussi des crevés, les bouillonnés sont indispensables.

70, Croquis d'une bobèche qui se fait avec de la laine de quatre nuances différentes. Ce petit ouvrage, aussi simple que vite exécuté, se commence en faisant un rond, sur de la ficelle, quatre rangs de crochets pleins; la nuance la plus claire doit être placée d'abord, tu sais que nous avons fait ainsi plusieurs ouvrages; parfois la ficelle a été remplacée par du bourdon, mais c'est toujours le même travail, seulement ici tu dois laisser dans le milieu de ce rond une ouverture assez large pour pouvoir y introduire une bougie; ensuite on fait une frange de 2 centimètres de hauteur, il en faut quatre rangs que l'on nuance. Il faut pour le premier rang, celui qui se trouve le plus près de la bougie, une longueur de 16 centimètres; les rangs qui viennent après doivent avoir 18, 20 et 22 centimètres. Lorsque la frange est faite, avant de la coudre au rond qui forme la bobèche, on place, de six fils en six fils, une perle de verre; les blanches sont, à mon avis, les plus jolies; par ce moyen la frange produira un lé-

ger feston, et l'ensemble de la bobèche prendra à la lumière un charmant éclat. Rien de plus facile que de poser ces divers rangs de franges: tu n'as qu'à les coudre dans chaque intervalle laissé d'un rang de crochets à l'autre. Pour rendre cette petite nouveauté tout à fait élégante, je te conseille de placer dans le bas, en guise de girandoles, une frange assez haute qui serait arrêtée aussi de distance en distance par une ou plusieurs perles.

71, Effet d'un petit sac de voyage dit *chemin de fer*. — Toi aussi, amie, tu as des projets de voyage; je crois que l'exemple de la reine d'Angleterre va nous donner à toutes une fièvre de locomotion; tant d'étrangers afflueront à Paris, si elle nous fait l'honneur d'y venir, que nous aurons fort à faire pour n'être pas en reste de politesses avec nos visiteurs. — Presons-nous donc de commencer notre sac, car il sera digne de nous accompagner dans toutes nos pérégrinations; mais d'abord, la matière de ce joli ouvrage? je parie bien que tu ne la devineras jamais: c'est une invention des plus originales, des plus singulières: madame Marie Soudant n'a jamais été mieux inspirée.

— Qu'est-ce donc? tu piques ma curiosité.

— Eh bien, Florence! me croiras-tu? ce sac si élégant se fait avec de la *thibau*.

— De la *thibau*! cette affreuse étoffe qui double nos tapis? mais c'est impossible; tu te moques de moi?

— Non pas, ma chère; je disais aussi qu'on ne pouvait rien faire de joli avec pareille horreur; mais j'ai vu et j'ai cru. Choisis dans cette vulgaire *thibau* une nuance d'un gris très-clair, gris ficelle, ce n'est point la plus répandue, mais c'est aussi la plus jolie; coupe alors ton sac dans la forme et dans la grandeur que tu préfères, prends de la laine *zéphyrine* quatre fils; les couleurs gros bleu, cerise et vert émeraude sont celles qui font le mieux, mais la verte particulièrement; le rouge corail serait encore assez heureux. La laine choisie, dispose-la sur toute la longueur du sac en forme de bordure ou de bouquets, dont tu prendras les dessins sur des planches de crochets ou bien encore sur une tapisserie à teinte plate; mais, avant tout, je te conseille les dessins de crochets. Ainsi, tu trouves sur la planche dorée de ce jour une foule de dessins qui seraient charmants à exécuter. Les quatre bordures, qui sont placées à côté de la blague, semblent avoir été choisies exprès. La *thibau* ayant des fils très-distincts et très-réguliers, rien n'empêche de faire cet ouvrage avec beaucoup de régularité. Ce sac, une fois terminé, doit être entouré par une frange rappelant les couleurs de la broderie et du fond; on le double ensuite de peau, faisant à l'intérieur deux ou trois petites poches; on le ferme à l'aide d'un fermoir ou d'un ressort qui est dissimulé par le sac lui-même.

— N'es-tu pas déjà revenue de tes préventions? — Je ne m'étonne plus que d'une chose, Jeanne, c'est qu'on n'ait point encore pensé à faire ainsi des tapis de table, de voiture, de jeu, des descentes de lit; et je ne doute pas qu'on n'y arrive. Cette pauvre *thibau* ne s'attendait vraiment pas à une si brillante destinée.

Déployons maintenant la planche des petits travaux de crochet dorés; nous trouvons d'abord dans le milieu un dessin pour étui de cigares, et dessous une blague à tabac ou bien encore un sac à ouvrage; dans le haut, de chaque côté, sont deux petites bourses de dames, dont les dessins, ainsi que tous ceux qui se trouvent sur cette planche, seraient charmants aussi, exécutés au filet

brodé et reprise; ces dessins sont également disposés de façon à pouvoir servir comme dessins de tapisserie à teintes plates.

En bas et à gauche sont de délicieuses guirlandes qui t'aideront à composer bien des charmantes fantaisies. Avec les ronds que tu vois à droite, tu pourras facilement reproduire la bourse à médaillons dont le croquis est au 72 de notre planche de patrons. Cette bourse se compose de trois ronds pareils au plus grand dont je t'envoie le modèle. Ces ronds une fois terminés, on les joint l'un à l'autre jusqu'à l'endroit où commence la frange, et le vide qui se trouve par conséquent dans le fond de la bourse doit être rempli par le petit rond qui est aussi sur cette planche; ensuite tu dois faire dans le haut comme un petit sac au crochet à jours. Inutile de te dire comment on place les glands, tu le vois.

Quant à la gravure de mode, c'est autre chose, je vois bien que tu ne te passeras pas de l'explication, et je m'empresse de te la donner.

La jeune fille qui est en toilette de ville porte une robe de taffetaine, la jupe est couverte par des biais de moire doublés d'une mousseline un peu roide; ces biais sont fixés par un petit velours très-étroit; le devant du corsage est orné d'un revers de moire tournant tout autour des basques; deux rosettes, de petits velours pareils à ceux de la robe, sont placés l'une au milieu du corsage, et l'autre dans le bas de la taille. Les manches, recouvertes par des biais de moire, laissent apercevoir dans le milieu un bouillon de mousseline que l'on revoit encore au bas de la manche; sur celui-ci se trouvent des traverses de ruban de taffetas n° 5; ce bouillon est ensuite terminé par une dentelle de Venise; la chemisette est aussi garnie par une petite dentelle du même genre. Quant au chapeau, il est composé de cette paille qui fait grande nouveauté et que l'on appelle paille *flûse*; cette paille, ainsi que tout autre tissu, se vend au mètre... Ce chapeau-ci est disposé de façon à produire l'effet d'un chapeau à double passe, bordée chacune par un velours et par une dentelle; sur cette seconde passe, ou sorte de fanchon, qui retombe en pointe sur le bavolet, se trouve un nœud de large ruban de velours; une grappe de raisin avec feuillage de crêpe complète ce chapeau, dont le dessous est décoré par une guirlande de feuilles de vigne retenue par des nœuds de rubans roses qui viennent rejoindre des bouillonnés de tulle illusion. Sur le fauteuil est jeté un mantelet pareil à la robe, ayant deux hauts volants plissés à plis plats, garnis par de la moire et des petits velours.

L'autre toilette est toute à ton intention, Florence car tu me réclamais encore hier des conseils pour les soirées champêtres et les eaux. La robe est en organdi brodé en soie blanche au point de chaînette ou crochet; ce même genre de broderie se retrouve fait avec du coton, ce qui est plus simple encore et moins coûteux; mais cette broderie, que l'on voit aussi colorée, est peut-être la plus charmante de toutes; des volants remplacent parfois les doubles jupes. Le corsage de cette robe à taille unie a comme un revers, formant berthe derrière et venant croiser sur le devant; une ruche de petits rubans et une garniture assortie aux broderies de la jupe entourent les deux côtés du revers; un bouillonné, une ruche de ruban et une garniture forment la petite manche courte. Cheveux relevés à la demi-Valois, avec nœuds de rubans de taffetas.

Pour le même emploi, je vais encore te citer une toilette non moins charmante dont j'ai vu l'effet: reproduis-la sans crainte. C'était une robe en mousseline de Chine blanche, étoffe nouvelle que tu peux remplacer par de l'organdi, de la tarlatane, de la grenadine, voire même du tulle; cette robe avait trois jupes; au bord de ces jupes était posé un petit agrément de paille *guipure*, c'est-à-dire très-clair et très-flexible; cet entre-deux était à son tour bordé par un petit effilé *Tom-Pouce* également en paille; la seconde jupe était, du côté droit, relevée par un ravissant bouquet, composé de cerises et d'épis de blé; du côté gauche, un bouquet pareil, mais plus petit, relevait la jupe de dessus; le corsage à larges plis formant tuyaux n'avait ni basques ni berthe; dans le haut seulement se retrouvait l'entre-deux et l'effilé de paille serpentant dans les plis. Les manches courtes étaient formées par trois petites garnitures également ornées; un bouquet, rappelant ceux de la jupe, placé dans le milieu du corsage, venait rejoindre le nœud d'une ceinture à longs bouts; comme coiffure, c'était un cache-peigne en velours noir, d'où s'échappaient de légères gerbes de blé et quelques branches de cerises.

— Impossible de te dire combien cette toilette est fraîche, jeune, charmante, et surtout combien elle réunit les conditions du moment, où la paille et les fruits pour l'ornement reçoivent tous les jours de nouvelles et délicieuses transformations. Figure-toi que l'on emploie aussi la paille pour garnir les robes de taffetas, robes de ville qui sont en vérité d'une distinction remarquable.

Bien! maintenant, pour te remercier, je vais te faire de graves reproches; tout en écoutant tes savantes explications, je parcourais les lettres que tu as reçues ces mois passés, j'y ai trouvé une foule de réclamations au sujet du *tricot sans aiguilles* dont tu nous as parlé l'année dernière, et je ne crois pas que jamais tu aies daigné en tenir aucun compte; sais-tu que je te soupçonne fort et que nos amies ont aussi le droit de te soupçonner de t'être moquée de nous avec ton merveilleux tricot? Mais alors, à mon tour, je te prierai de me faire goûter cette plaisanterie, car en vérité je trouve aussi qu'il y manque... tu sais? ce que tu réclamais à propos de l'homme à la chandelle; et tu me parais tout simplement coupable de *lèse-égards* envers notre public.

— Tu m'accuses à tort, ma chère Florence; heureusement que j'ai de l'ordre, que je ne perds jamais mes notes; j'ai là de quoi te faire rougir de ton injustice; tiens, écoute ceci... c'est un extrait de l'*Hermine*, journal qui se publie à Nantes. « Le nouveau tricot sans aiguilles, sous les doigts agiles de l'habile fée qui le fabrique, devient tantôt un tissu fin et léger, tantôt une délicieuse dentelle, charmante trame d'Arachné, qui prend toutes les formes, suit tous les dessins, et se répète comme par enchantement aux deux extrémités d'un métier léger et gracieux; toutes nos dames voudront acquiescer ce joli talent, que chacune d'elles peut perfectionner et varier à l'infini. On fabrique ainsi soi-même robes, châles, mantelets, voilettes, bonnets, manches, mitaines, etc. On fait aussi des objets, aubes, nappes d'autels. »

— Assez, assez! Mais, alors, Jeanne, pourquoi ne nous apprends-tu pas à faire ce tricot, et surtout pourquoi ne réponds-tu pas à toutes les demandes qui te sont adressées à ce sujet?

— Par une raison bien simple : c'est que la personne qui a inventé ce tricot, et qui m'avait promis de revenir me montrer à le faire, n'a jamais reparu depuis et ne m'a pas laissé son adresse, de sorte que je ne sais où l'aller chercher.

J'attendais toujours, espérant qu'un jour elle reviendrait; aurais-tu fait autrement et me trouves-tu toujours coupable ?

— Non ; au nom de nos amies, jete pardonner à l'humanité ; et quittant le ton d'un juge sévère, je reprends celui de l'amitié. — Dis-moi, n'as-tu pas regret de voir finir le mois de Marie, ce mois des fleurs et des prières ?

— Et toi, sais-tu que c'est à l'un des offices de ce mois que s'est opérée la conversion du père Herman, dont l'éloquence a fait une si vive sensation ? Pendant quelques jours il n'était bruit que de lui dans Paris, et ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de l'entendre prêcher s'empressaient d'aller écouter les sons merveilleux qu'il tire de l'orgue : un carme à la fois orateur et artiste, il faut avouer que cela n'est pas ordinaire. Ce carme n'est autre que le savant compositeur Herman, dont tu connais sans doute les œuvres. Il était Israélite, et tout jeune encore il fut confié à une société d'artistes et de gens de lettres, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses dispositions musicales ; jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, il y vécut fêté, choyé de tous, jouissant de tous les avantages de la fortune, du talent, de la gloire ; il était l'un de ces heureux du monde dont on envie le sort. « Cependant, dit-il, je cherchais le bonheur ; en vain je le demandais au travail, à la vie dissipée, aux jouissances du luxe, rien ne pouvait remplir le vide de mon âme. » Un jour on le prie de tenir l'orgue à la chapelle de Sainte-Valère pour un salut solennel en l'honneur de la sainte Vierge ; il s'y rend, et peut-être en accompagnant les saints cantiques commence-t-il à ressentir quelque émotion secrète. Toutefois, quand le moment de l'élévation du Saint-Sacrement arrive, et que tous les fronts s'inclinent vers la terre, l'Israélite Herman relève fièrement la tête ; il ne étoit point, rien ne le fera même baisser les yeux. Mais tout à coup une main de fer semble peser sur sa tête, toute résistance devient impossible, il tombe à genoux, anéanti sous le poids de son émotion : il y de-

meure jusqu'à ce qu'on vienne le relever. Ce qui se passa dans son âme, personne ne le sait ; mais, plus inquiet, plus troublé que jamais, à partir de ce jour, il se rendit bientôt auprès de M. de Ravignan, qui acheva ce que Dieu avait commencé, et l'Église chrétienne compta un enfant de plus, enfant si plein de zèle et de foi qu'il ne put vivre dans l'atmosphère de tiédeur et d'indifférence où il trouva ses nouveaux frères. Jetant loin de lui les parures du monde, l'élégant jeune homme, qui occupait une si brillante place dans tous les salons, revêtit l'humble bure du carme, et le bâton à la main, pieds nus, partit pour porter au loin la parole de vérité et de salut.

— Je sens que je devrais me taire, ma chère Jeanne, et garder en mon âme la bonne odeur de ton édifiante histoire, cependant il faut encore que mon pauvre esprit ait recours au tien ; j'en rougis... Mais la curiosité l'emporte sur l'amour-propre : le mot de la charade du mois dernier ?

— Tu m'effrayes, Florence : est-ce que les malignes influences de la lune rousse s'étendraient jusque sur nos têtes ? Est-ce qu'il y aurait aussi des brouillards et des refroidissements dans les régions du cerveau ? toi, d'ordinaire si perspicace, tu n'as pas deviné !... Au premier tableau une scène de village sous un grand pin ; au second tableau le son du tambour qui se fait entendre ; au dernier, Fleurette et son pinson. Allons, il n'est qu'un moyen de te réhabiliter, c'est de m'expliquer bien vite le rébus. — Oh ! je le tiens : un renard endormi, des nattes, une râpe, des pas de poule. *Renard qui dort n'attrape pas de poule.* — Et toi non plus, quoique tu te piques quelquefois d'avoir la finesse d'un renard et d'un renard éveillé, tu n'attraperas pas... ma plume !... — Il ne sera pas dit que jamais je n'aurai le plaisir d'adresser directement quelques mots à notre amie, et que le privilège du bonjour et de l'adieu te sera uniquement réservé. A mon tour de clore cette lettre et d'y déposer la dernière et la plus douce pensée, celle du cœur. Oui, Jeanne, tu as beau te fâcher, te courroucer, t'exalter, je n'en dirai pas moins à notre chère amie que je l'aime tout autant que toi, que je lui suis tout aussi dévouée, et qu'en bonne justice j'ose espérer une part égale dans son affection. E. E.

## ÉPHÉMÉRIDE.

19 JUIN 1541. — MORT DE PIZARRE.

François Pizarre naquit à Truxillo, dans l'Estremadure. Il se distingua, très-jeune encore, sous les ordres de Nuñez de Balboa, qui découvrit la mer du Sud, et animé lui-même de la passion des découvertes, il projeta de pénétrer dans le Pérou et de le conquérir. Il partit de Panama avec un seul vaisseau, et découvrit la côte de l'empire péruvien ; mais les fatigues et les maladies décimant ses compagnons, le gouvernement espagnol les rappela, et Pizarre demeura dans une île déserte, ne gardant avec lui que treize soldats fidèles. Un petit navire vint les tirer de cet affreux séjour. Ils retournèrent au Pérou, et revinrent à Panama avec beaucoup de richesses. Pizarre retourna en Europe, sollicita des secours de Charles-Quint, et obtint le titre de gouverneur de tous les pays qu'il pourrait encore découvrir. Il revint en Amérique, et profitant des

divisions intestines qui régnaient dans l'empire des Incas, il le conquît sans peine, tua l'empereur, et réduisit le peuple péruvien sous l'obéissance des rois d'Espagne. Plusieurs fois ce peuple malheureux essaya de se révolter, mais ce fut en vain : l'activité, l'énergie de Pizarre firent échouer ces tentatives d'indépendance ; pourtant il trouva la mort dans une de ces émeutes ; les partisans des Incas le tuèrent à coup d'épée, à Lima, le 19 juin 1541.

Telle fut la fin de cet homme extraordinaire, qui débuta en aventurier et finit en monarque. Il fut conquérant, mais non point dévastateur ; il fonda des villes parmi lesquelles on compte l'opulente Lima ; il tenta d'introduire au Pérou les arts et l'industrie de l'Europe, et maître de tant de richesses, il sut se préserver de la cupidité : — on le trouva pauvre après sa mort.

## MOSAIQUE.

La Sagesse a pour muse la méditation; son Par-  
nasse, c'est la solitude.

Veux-tu cueillir les roses dans le ciel? évite le  
mal sur la terre.

NICOLAS DE FLUE.

On a dissipé ses richesses, on ne les a pas  
employées quand elles n'ont pas consolé les mal-  
heureux.

MARIE LECKZINSKA.

La miséricorde des rois, c'est de rendre la jus-  
tice; la justice des reines, c'est d'exercer la mi-  
séricorde.

MARIE LECKZINSKA.

La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.  
CASIMIR DELAVIGNE.

On ne peut aimer Dieu sans être bon, ni être  
bon sans être véritablement heureux.

*Lettres de saint Bernard.*

Le bon goût suppose toujours le bon sens.

M<sup>me</sup> DE MAINTENON.

Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles  
de l'homme, il y mit premièrement la bonté,  
comme le propre caractère de la nature divine  
et pour être comme la marque de cette main  
bienfaisante dont nous sortons.

BOSSUET.

Il n'est créature si petite et si vile qui ne  
l'image de la bonté de Dieu.

*Imitation de N. S. J.-C. Liv. II.*

Qui craint de souffrir, il souffre déjà de  
qu'il craint.

MONTAIGNE.

La bonne économie est le milieu entre la pi-  
digalité et l'avarice; elle doit s'y tenir si fer-  
qu'elle ne penche ni d'un côté ni de l'autre.

Le comte OXENSTIERN.

Ce n'est pas un léger plaisir que de dire en soi :  
Qui me verrait jusque dans l'âme, encore ne me  
trouverait-il coupable ni de l'affliction, ni de la  
ruine de personne, ni de vengeance ou d'envie.

MONTAIGNE.

## RÉBUS.



es  
3,  
ne  
n

i:  
ne  
la  
.

ri  
e  
ni  
de  
la  
la  
es  
ne  
bi



Vandyck pinx.

Moynier del.

Nargeon sculp.

PORTRAIT DE CHARLES I<sup>er</sup>

*Des d'Angleterre*

*Journal des Dames et des*

*de l'année 1771*

*Paris chez M. de la Harpe*